MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 22 (1923), p. 135-189

Jean Clédat

Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

NOTES SUR L'ISTHME DE SUEZ[1]

(SUITE)

PAR

M. JEAN CLÉDAT.

XIX. — LES VOIES DE COMMUNICATION.

J'ai tâché de montrer, dans le chapitre précédent, les conditions du développement économique du territoire syro-égyptien, les nombreuses transformations des parties fertiles de ce territoire au cours des siècles. J'ai dit que ces transformations ne tenaient pas à des phénomènes géologiques, mais à des mouvements sociologiques et civilisateurs. Puis, grâce à la construction de canaux répandant à profusion l'eau douce dans les régions basses et marécageuses, on est arrivé peu à peu à assainir le pays et, par suite, à rendre très active la culture de ces terrains.

Le territoire syro-égyptien n'a pas dû seulement sa célébrité à la fertilité de ses terres. Sa position, resserrée entre deux mers, au carrefour des grandes routes de commerce lui donnait dans le monde une importance extraordinaire.

En conséquence il résulte que, à côté de la question purement économique, la question des voies de communication est de tout premier ordre dans la vie de cette région. Elle porte sur tout le territoire sans exception, et non pas seulement, comme on pourrait le supposer, sur les terres arables, peu étendues en comparaison des terres désertiques.

Les voies de communication sont de deux sortes : les voies d'eau et les voies de terre. Les unes et les autres sont parfaitement connues aujourd'hui, grâce à l'identification, presque toujours certaine, des localités traversées par elles.

[1] Voir les paragraphes I-XVIII de cette série aux tomes XVI (p. 201), XVII (p. 103), XVIII (p. 167) et XXI (p. 55 et 145) du présent *Bulletin*.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les voies de terre naturellement sont les plus anciennes; mais certaines voies d'eau peuvent aussi prétendre à une très haute antiquité. Elles étaient, dans cette région de grand trafic commercial, le complément nécessaire des routes de terre. C'est pour cela que nous voyons les grands monarques égyptiens, dans les travaux d'utilité publique, s'intéresser tout particulièrement au développement de ces voies pour faciliter les transports commerciaux. Nous avons vu également que les souverains des XVIII^e^ et XIX^e^ dynasties firent de Zarou leur ville préférée de plaisance et de repos. Était-ce là l'unique raison qui a conduit les rois du Nouvel Empire dans cette cité, centre militaire fort important, camp retranché et place de commerce très actif? Qu'on me permette d'en douter.

Toutes ces routes assuraient la vie de l'Égypte en même temps que les communications avec les pays étrangers. Dès lors, on comprend pourquoi les Égyptiens ambitionnèrent de tout temps la possession de cette terre, qui a joué un si grand rôle dans leur vie politique. Toutefois sa grande transformation n'est pas l'œuvre des Égyptiens. Et si l'Égypte a bénéficié pour une très large part dans cette métamorphose, c'est à l'activité grecque qu'elle le doit. Son action civilisatrice rendit fameuses certaines cités fondées par elle, parmi lesquelles on doit citer en tête Péluse, dont le luxe a fait dire aux anciens : « Farma (Péluse) est plus riche que Memphis en merveilles, en monuments, la plus abondante en souvenirs du passé ». Cette ville fameuse ne devait être supplantée que par la fondation d'Alexandrie[1].

ROUTES DE TERRE.

Avant le règne des Ptolémées les voies de terre étaient simplement des pistes tracées par le passage fréquent des hommes et des animaux. Dans ces régions marécageuses ou sablonneuses, une tempête de vent, une forte pluie, l'inondation annuelle du Nil, qui couvrait toutes les terres littorales, étaient suffisantes pour détruire les marques fragiles de la piste. Dans certains passages

[1] M. Sourdille pense que Péluse est postérieure à la fondation de Naucratis (*La durée et l'étendue du voyage d'Hérodote en Égypte*, p. 94). Je ne le crois pas. Du reste Hérodote dit formellement que les Grecs s'installèrent à l'est de la branche Pélusiaque, sous Psamétiq, avant d'être déportés à Naucratis par le roi Amasis.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

difficiles, ainsi que le dit Pline, les caravaniers fichaient en terre des roseaux pour marquer le chemin. Les Bédouins utilisent encore ce système aujourd'hui dans les régions sablonneuses. L'emploi de la charrerie dans les guerres, à la XVIII^e^ dynastie, a nécessairement obligé les rois égyptiens à modifier le tracé des grandes routes, principalement celle de Syrie. Néanmoins c'est toujours la piste qui est d'un emploi régulier. Les routes amendées devaient présenter l'aspect des voies funéraires en terre battue, qui existent encore sur divers points de la vallée du Nil; elles servaient au transport des lourds sarcophages en pierre, de la carrière à la nécropole, des statues et du mobilier funéraire. Mais il faut au moins descendre jusqu'aux Ptolémées pour trouver des routes construites suivant une règle et un plan conçu par les ingénieurs. Ce n'est surtout qu'à partir de la domination romaine que l'on trouve des informations précises sur le réseau routier de l'isthme. Quelques restes découverts dans la partie méridionale nous ont donné des renseignements exacts sur leur mode de construction. Ce sont de larges voies de 10 mètres de largeur, d'autres de 6 mètres, tracées sur un sol dur et rocailleux. Le procédé de construction appelé par Ulpien *viæ glarea stratæ* consiste à recouvrir la chaussée de cailloux et de graviers pilés ensemble, et à la rendre parfaitement unie et nivelée[1]. Les limites en sont marquées par une bordure de gros cailloux roulés pris sur les lieux. J'ai décrit au chapitre x de ces *Notes* les vestiges de ces routes; je n'y reviendrai pas (pl. I, fig. 1).

Jusqu'à l'établissement des Grecs en Égypte, c'est-à-dire jusqu'à la XXVI^e^ dynastie, le réseau routier est très simple. Deux routes, traversant l'isthme de Suez, suffisent à entretenir les relations avec les pays asiatiques. Il ne paraît pas qu'il y ait eu, avant cette époque, de transactions commerciales directes entre les deux mers. Si une voie existait entre ces deux points, ce ne pouvait être qu'un chemin militaire reliant entre elles les forteresses de la frontière, dont l'ensemble était appelé « le mur du Prince[2] ». De nouvelles voies furent créées par les Ptolémées, et le réseau complètement terminé par les Romains. Plus tard — on ignore exactement la date, probablement un peu avant la conquête arabe — par suite de l'effondrement du sol et de la transformation

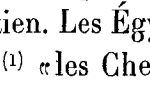
[1] Cité dans Daremberg et Saglio, *Dictionn. des Antiq. grecques et rom.*, au mot *Via*, p. 785.

[2] Voir Jean Clédat, *Notes sur l'isthme de Suez*, chap. xv, *Ânbou-ḥeq*, dans *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XVIII, p. 176.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de grandes étendues de terres en lacs, la route du littoral est coupée, et tend par la suite à disparaître, ou bien à se modifier. Tous ces changements seront notés dans la description de chacune des routes.

1. — ROUTE DE SYRIE.

Cette voie était la plus importante, peut-être la plus ancienne, des routes du territoire syro-égyptien. Les Égyptiens la désignaient sous le nom de  *Ouatou-Ḥor*[1] «les Chemins d'Horus»; la Bible (*Exode*, XIII, 17) l'appelle «Route des Philistins», et les Arabes *Darb el-Soultân* «route du Sultan» (pl. IV)[2]. Son nom égyptien, suivant une légende, est un souvenir du passage en ces lieux du dieu Horus poursuivant son frère Seth. Ce dieu alla se noyer dans le lac Serbonis, appelé pour cela, par Plutarque (*Vie d'Antoine*, chap. III), «le soupirail de Typhon». Arrivé à la frontière, Horus cessa sa poursuite contre son frère, et le lieu où devait s'élever Zarou prit aussi le nom de *Ouatou-Ḥor*. Il faut noter que Zarou, comme aujourd'hui El-Qantarah, représentent la ligne de séparation des terres cultivées et du désert, de la civilisation et de l'état sauvage; le mythe d'Horus et de Seth est le symbole de ces deux états, Horus étant le principe du bien, la puissance bienfaisante, Seth le principe du mal et des forces vaincues. Donc la légende égyptienne caractérise la nature des deux régions, le Delta et le Désert, dont la limite est l'isthme de Suez.

Depuis la plus haute antiquité le tracé de cette voie n'a pas varié dans sa ligne essentielle; elle est encore pratiquée de nos jours par les caravanes et par les voyageurs qui se rendent de Syrie en Égypte et vice versa. La ligne télégraphique, comme celle du chemin de fer, établie durant la dernière guerre, suivent à peu près sa direction. Pour des raisons stratégiques et commerciales, les Grecs et les Romains abandonnèrent cette vieille voie et la remplacèrent par une autre route longeant le littoral maritime. Les routiers romains ne connaissent que celle-là et ignorent complètement l'ancienne. Au fond, l'abandon des *Chemins d'Horus* n'a jamais eu lieu, et pour des raisons géogra-

[1] Après examen, la lecture *Ouatou-Ḥor* au lieu de *Ḥerou-Ḥor* me paraît la plus évidente. J'étudierai ailleurs ce petit problème. *Ouatou-Ḥor* est la lecture admise par A. Gardiner, et celle de *Ḥerou-Ḥor* a été proposée par Maspero.

[2] C'est encore le nom usité par les Arabes.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

phiques il était matériellement impossible qu'il en fût autrement. Par son peu de largeur, la route côtière ne pouvait se prêter au libre passage d'un corps d'armée ou d'une importante caravane. Du reste, l'étude des expéditions contre l'Égypte paraît confirmer cette assertion. Nous ne voyons, sauf Péluse « clef de l'Égypte », aucune ville du littoral jouer un rôle dans la conduite des armées. Évidemment, à partir de Rhinocorura, souvent cité dans les guerres, les troupes prenaient la voie méridionale avant d'atteindre Péluse.

La route de Syrie, après celle du Nil, était certainement la plus importante de l'Égypte. C'était la grande voie des invasions. C'est par elle que les armées assyriennes, perses, grecques, romaines, puis celles des Arabes et des Francs envahirent l'Égypte. Ce fut également la route suivie, en sens contraire, par Ahmès Ier, Thouthmès III, Séti Ier, Ramsès II, Ramsès III et Chéchanq Ier, pour ne citer que les principaux monarques égyptiens, marchant à la conquête de l'Asie. Les troupes égyptiennes étaient rassemblées à la frontière, dans le grand camp retranché de Zarou[1], situé précisément à la tête de la route.

Comme toutes les grandes voies égyptiennes, la route de Syrie partait de Memphis, ancienne capitale de l'Égypte. En réalité, Memphis se trouvant sur la rive occidentale, c'était de la rive opposée que s'effectuait le départ des caravanes, probablement sur l'emplacement actuel de Hélouan. De là, en se dirigeant droit au nord, la route longeait le Nil jusqu'aux environs du Caire, elle inclinait légèrement à droite pour passer à Héliopolis. A partir d'Héliopolis jusqu'à Faqous, après avoir traversé le Ouâdî Toumîlât, « vallée de Gessen », aux environs d'El-Abbâssah, la route obliquait vers l'est et atteignait Zarou. De Faqous à Zarou (El-Qantarah) le trajet s'effectuait d'une seule traite, à travers le plateau argileux d'El-Ferdan. Les caravanes empruntaient aussi le Ouâdî Toumîlât, jusqu'à *Tekou* (Tell el-Maskhoutah); à cet endroit, elles quittaient le *ouâdî* et gagnaient Zarou, en traversant obliquement le plateau d'El-Ferdan. Le chemin par le *ouâdî* était plus long, mais préférable et surtout plus commode. Il était peuplé et bien approvisionné d'eau et de vivres. Dans les localités traversées les caravanes pouvaient encore se livrer au commerce. Ce fut le chemin choisi par les Hébreux en quittant l'Égypte. On sait comment,

[1] D'où son nom de *Aat-ouârt* « le Château du départ » que lui donnent les textes de la période dite Hyksôs et ceux du Nouvel Empire (Jean Clédat, *Le site d'Avaris*, dans *Recueil Champollion*, p. 185-201).

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

par la voix de Dieu, en arrivant à Etham (Zarou) ils revinrent sur leurs pas. Avant d'arriver à Zarou, par Faqous, les caravanes passaient sur un pont établi sur un canal dérivé du Nil. Ce pont, détruit par le percement du canal de Suez, a donné son nom à la région et au village moderne. Il était sur l'emplacement de la gare du chemin de fer, El-Qantarah.

De Zarou à Rhinocorura (El-Arîch) la route traversait la plaine basse du Djifâr, dans la zone méridionale du lac Sirbonis (Sabkhat el-Bardaouîl). A cause de l'affaissement du sol submergé une partie de l'année, les caravanes entre Qatieh et El-Flousiyeh (Ostracine) se sont tracé un autre chemin plus méridional; il évite aux hommes ainsi qu'aux animaux un passage très dangereux, souvent impraticable, auquel on ne doit pas se fier; rien de si traître que cette région boueuse. Où l'on passe aujourd'hui, demain il faudra choisir un nouveau chemin et faire un nouveau crochet. C'est le seul point de cette longue route ayant subi des variations depuis l'antiquité. Il faut dire toutefois que pendant les trois ou quatre mois de fortes chaleurs, les terres, suffisamment dures, permettent au courrier postal, et quelquefois aux caravanes pressées, de reprendre l'ancienne route, plus directe. L'ancien tracé est marqué par des ruines et des puits souvent comblés. L'absence d'eau potable en ces lieux est une des causes de son abandon.

A *Ostracine* la route joignait la mer. Cette ville forte, dont j'ai reconnu l'emplacement[1], était située à la pointe sud-est du lac Sirbonis. Elle s'était développée autour d'un vieux *migdôl* égyptien, que j'avais supposé avoir été « la forteresse du Lion ». Ce rapprochement, comme le montre le tableau comparatif que je donne plus loin (p. 154), est impossible. Je crois maintenant qu'il vaut mieux y reconnaître l'emplacement de la *khnoumit* (puits ou réservoir) de Séti Ier, du tableau de Karnak, laquelle, suivant le papyrus Anastasi, se trouvait dans le territoire de *Âinin*. Ostracine, appelée par les Arabes *Ouaradah*, fut pillée et ruinée au XIIIe siècle par les Francs. A ce moment la ville disparaît de l'histoire, mais le nom subsiste encore à la fin du XVIIIe siècle. Il est mentionné dans une lettre de Bonaparte au général Vial : « Je suis instruit, Citoyen Général, qu'il y a à Varadeh, sur la côte entre Gaza et Damiette, un certain nombre de bateaux chargés de munitions ». Mais à l'époque de Bona-

[1] Jean Clédat, *Fouilles à Khirbet el-Flousiyeh*, dans *Annales du Serv. des Antiq.*, t. XVI, 1916, p. 6-32; de la Jonquière, *L'Expédition d'Égypte*, vol. III, p. 147.

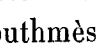
BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

parte le pays était complètement désert et inhabité; seul le nom de Ouaradah était encore entendu par quelques indigènes.

A 2 ou 3 kilomètres d'Ostracine, la route traverse une large plaine, se dirigeant vers Suez, absolument rase, sans végétation, analogue à la plaine de Péluse; mais ici le sol est plus ferme et plus solide. Elle pénètre ensuite dans une région de dunes[1] et se poursuit au delà de Rafah, dernière limite de la frontière égyptienne. Ces dunes commencent à la petite forteresse romaine d'Abou-Mazrouh édifiée sur un mamelon de sable. Ses constructions, enveloppées et noyées dans le sable, paraissent en bon état de conservation. Avec le poste de Béni-Mazar, au sud d'Ostracine, celui d'Abou-Mazrouh surveillait l'entrée de la route qui allait de Rhinocorura à Suez.

C'est dans ces lieux, près d'Abou-Mazrouh, dans la plaine maritime, que la légende arabe place la merveilleuse aventure d'Abou-Zaid et du roi Baudouin Ier. Ce récit est un mélange de la légende de Samson et Dalila, du combat de David et du géant Goliath et de la mort du roi Baudouin Ier telle que la rapportent les historiens des Croisades. Le roi mourut avant d'arriver à El-Arîch, et l'endroit que l'on montre aujourd'hui serait le tombeau du roi.

C'est encore un lieu consacré, sur lequel les Arabes de passage ne manquent pas de jeter une pierre, d'où le nom de *Hagiarat-el-Bardaouîl* « pierres de Baudouin » donné à cet endroit.

Vingt kilomètres après Abou-Mazrouh, la route atteint El-Arîch, l'ancienne *Rhinocorura*. Le village d'El-Arîch s'étale sur le flanc septentrional d'une colline de sable dénudée, face à la mer, qui est à une distance de 3 kilomètres. La forteresse actuelle, sur l'emplacement de l'ancienne, occupe le sommet de la colline. Les environs du village, principalement vers le Ouâdî el-Arîch, sont très riches; on y voit un grand nombre de jardins superbes, de nombreux puits, une vaste forêt de palmiers, et nombre de figuiers géants. L'histoire de cette localité est très obscure. Son nom égyptien est encore ignoré. Cependant, mais je dis cela sous toute réserve, il se pourrait qu'El-Arîch représentât l'emplacement de la forteresse de *Charoḥana*, , conquise par Ahmès Ier, puis par Thouthmès III, que le tableau de Karnak appelle du nom

[1] Les caravanes peuvent suivre, au choix, le rivage de la mer ou l'intérieur de la dune. A cause de l'eau et des localités rencontrées, El-Arîch, Cheikh Zouède, Rafah, cette dernière voie est généralement adoptée. Elle est à 3 kilomètres de distance et parallèle à la mer.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

vague :  « la *khnoumit* de Men-mâ-Râ, la très puissante » (voir plus bas la liste des *Itinéraires*).

Rhinocorura était certainement une localité très ancienne, située près de la mer et de l'embouchure d'un très important ouâdî portant aujourd'hui le nom de Ouâdî el-Arîch et que la Bible appelle *nahar Misraïm* « le fleuve d'Égypte »; il ne faut pas le confondre, comme on l'a fait fréquemment, avec *Chîhôr* ou lac de Ballah[1]. Diodore de Sicile (liv. I, 60) raconte que Rhinocorura est « presque entièrement dépourvue des choses nécessaires aux besoins de la vie. Le pays environnant est couvert de sel; les puits qui se trouvent en dedans de l'enceinte de la ville contiennent peu d'eau, et encore elle est corrompue et d'un goût salé. » Le jugement de l'historien grec est exagéré. Si, comme je l'ai dit, El-Arîch offre des parties arides et improductives, il y en a d'autres extrêmement fertiles et productives. Les arbres fruitiers y sont prospères, la culture des légumes y est abondante. C'est le seul endroit où l'on conserve les pastèques d'une saison à l'autre, et elles sont délicieuses. Et si l'eau est mauvaise, en revanche je n'ai jamais vu cette nappe de sel dont parle le géographe. Il y a une erreur. Cette description conviendrait mieux à Ostracine.

La forteresse domine le village dont les maisons se déploient devant sa façade, sur le flanc de la colline. Elle a été maintes fois prise et reprise, démolie et reconstruite. Celle que nous apercevons aujourd'hui est une construction carrée en pierre, flanquée de quatre tours hexagonales. La porte d'entrée en plein cintre, accostée de deux tours rondes, est percée au milieu de la façade nord. Au-dessus est une belle inscription arabe. De chaque côté, encastrés dans le mur, on peut voir des fragments de sculpture et deux colonnes byzantines renversées.

La ville à l'époque romaine était entourée d'une muraille, dont il ne reste aucune trace. Elle possédait sous les Romains un corps de cavalerie, nommé *Ala veterana rasa Gallorum Rhinocorura*[2]. A l'époque chrétienne elle devint le siège d'un évêché, dépendant d'Alexandrie. On compte comme évêques de cette ville, Hermogène, qui assista au concile de Nicée, et Mélas qui vécut également au IVe siècle, sous les empereurs Valentinen et Valens.

[1] Jean Clédat, *Notes sur l'isthme de Suez*, chap. XIII, *Chîhôr*, dans *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XVIII, p. 169.

[2] *Notitia dignitatum*, p. 86 *recto* et p. 88 *verso*.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

La position de Rhinocorura à proximité de la mer lui a valu une certaine importance. Les Romains y avaient établi une marine [1]. C'est par là que les Nabathéens exportaient dans la Méditerranée une partie de leurs marchandises, se composant principalement des produits de l'Arabie. Les restes de la ville maritime, *maïouma,* se voient à droite de l'embouchure du ouâdî; ils forment une petite colline allongée parallèlement à la mer. Au sommet du *tell,* couronnant les ruines, se dresse le tombeau du cheikh Iézak.

Après El-Arîch, la route franchit le *Ouâdî el-Arîch.* Son embouchure a 1.500 mètres de largeur environ. Ses bords sont occupés par de splendides palmiers, et à la saison, le lit du fleuve se couvre de champs d'orge qui s'étendent très loin dans le sud.

Le Ouâdî el-Arîch est la limite normale de l'Égypte (pl. I, fig. 2). De l'autre côté commençait le territoire de la Philistie. L'aspect du pays, jusqu'à Rafah, est semblable à celui que nous venons de traverser. En bordure de la mer, la plaine, *sahel,* large de 1.500 mètres, est couverte de palmiers; elle est limitée par une forte ligne de dunes de sable, parallèle à la mer, d'épaisseur très variable. De l'autre côté de la dune, une étroite bande de terre arable, riche et fertile, au milieu de laquelle serpente la route. Cette petite vallée est bordée par le désert aride, sec et pierreux; c'est l'Arabie Pétrée.

Le territoire compris entre El-Arîch et Rafah est d'un intérêt exceptionnel pour l'histoire de l'époque romaine. Nulle part en Égypte je n'ai vu autant de ruines accumulées dans un espace si restreint. Dans un compte rendu de fouilles exécutées à Cheikh Zouède, petit village du territoire, j'ai signalé un certain nombre de ces monticules représentant soit des forteresses, soit d'anciennes cités, dont quelques-unes étaient très développées [2]. La plupart des constructions sont en briques séchées au soleil, mais beaucoup d'entre elles sont édifiées en pierres de taille ou en moellons. Il semble que les Romains, dans le but de protéger la frontière, aient adopté un système particulier de défense qu'il serait utile et intéressant d'étudier sur le terrain même.

Il résulte, de l'ensemble de mes recherches sur le territoire syro-égyptien, que les Romano-Byzantins avaient établi une triple barrière pour défendre l'entrée de l'Égypte. La première, que j'ai étudiée, s'étendait le long de l'isthme,

[1] Strabon, liv. XII, 19.

[2] Jean Clédat, *Fouilles à Cheikh Zouède,* dans *Annales du Serv. des Antiq.*; t. XV, 1915, p. 15-48.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

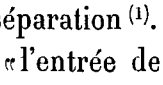
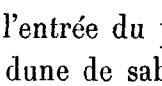
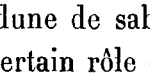
de Péluse à Suez[1]; la deuxième courait le long du Ouâdî el-Arîch, jusqu'au Djebel Tîh; plusieurs des constructions de protection s'élevaient dans le ouâdî, à l'entrée des principaux passages et souvent sur le sommet des montagnes. Ces bâtisses sont généralement construites en pierres sèches, dont la montagne et les nombreux ouâdîs sont couverts. La troisième ligne de défense partait de Rafah et se dirigeait sur la Qalaat d'El-Aqabah, au fond du golfe oriental de la mer Rouge. Ce château avait appartenu pendant quelque temps aux pharaons; ils y avaient installé une garnison égyptienne. Plus tard, les rois de Juda s'en rendirent maîtres, et le roi Salomon établit un port près du château. Les rois francs, Baudouin I^er^, Renaud de Châtillon, l'occupèrent également. Enfin elle demeura, jusqu'à la délimitation turco-égyptienne, en 1906, entre les mains du khédive d'Égypte, qui y entretenait une petite garnison. Nous connaissons peu ce *limes*. Apparemment il n'a été fortifié régulièrement qu'à partir de l'occupation romaine; mais de sérieuses mesures de défense, de ce côté, furent prises par les Byzantins. L'exploration des lieux, à ce point de vue, serait instructive. A Aoudjeh[2], situé dans la partie centrale nord de cette ligne, on a signalé les vestiges d'une ville considérable, d'une église et d'une forteresse. A défaut d'autres ruines antiques, on a constaté sur divers points de la ligne Rafah–El-Aqabah de nombreux puits, dont la plupart sont revêtus de maçonnerie; parmi les principaux on cite : Aïn Qeseimeh, Aïn Qedeis (peut-être l'emplacement de la Qadès de l'*Exode*), Aïn el-Qedeirat, Bîr Mâyîn, etc. Il est certain que tous ces lieux étaient défendus par des « soldats de frontières », ou *limitanei*. De loin en loin, aux principaux passages des routes, dans les défilés sur le haut des collines, enfin partout où cela était nécessaire, il y avait des postes de surveillance, peut-être disparus aujourd'hui, ou bien qui n'ont pas encore été signalés par les voyageurs. Les Romains, pour mieux assurer cette ligne de défense, se préoccupèrent d'élever une ligne continue de forteresses, que j'ai signalée autre part, et parallèle à la Méditerranée, allant de Rafah à El-Arîch. Il semble que cette partie du système défensif, construit par les Romains, fut délaissée par les Byzantins; l'étude des ruines tendrait à le prouver. Rafah était le nœud de cette organisation.

[1] Voir mes *Notes sur l'isthme de Suez*, chap. xv, *Ânbou-ḥeq*, dans *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XVIII, p. 176.

[2] E. B. H. Wade, *A report on the delimitation of the Turco-Egyptian boundary between the vilayet of the Hejaz and the Peninsula of Sinai*, 1908, p. 73.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

En résumé l'Égypte, à l'époque romaine, était défendue à sa frontière orientale par une triple barrière, dont la principale était celle de l'isthme de Suez.

Rafah est située à l'extrême limite du territoire syro-égyptien. Dans l'antiquité elle a appartenu alternativement à l'Égypte et à la Palestine. La frontière moderne traverse le site de l'ancienne ville; deux colonnes en marbre marquent la séparation [1]. Son nom ancien, *Raphia,* est écrit en égyptien :  *Ro-peḥ* [2] « l'entrée de l'arrière-pays »,  *Ropouḥou* [3],  *Ro-peḥa* [4] « l'entrée du pays du Nord ». Comme Rhinocorura, Raphia s'élevait, sur une dune de sable, à 3 kilomètres de distance de la mer. Cette ville a joué un certain rôle dans l'antiquité. Elle apparaît pour la première fois dans les documents de la XVIII[e] dynastie. Séti I[er] s'en empara dans sa campagne en Syrie; ce fait prouverait qu'à cette date Raphia n'appartenait pas, du moins effectivement, à l'Égypte. C'est à Raphia, vers 718, que le roi d'Assyrie, Sargon, défait le pharaon Chabaka et le roi Hannon, de Gaza, coalisés. La ville fut saccagée, incendiée, et 9.033 habitants déportés [5]. Un puits et quelques vestiges sont aujourd'hui les seuls restes visibles de cette vieille cité.

La reconstitution des « Chemins d'Horus », que je viens d'essayer de retracer, n'est appuyée que par de rares et peu précis documents. Le premier, et le plus ancien, est connu par la légende du combat des dieux frères Horus et Seth. Mais de cette lutte épique nous ne pouvons retenir, pour notre sujet, que deux faits : 1° l'expulsion de Seth hors d'Égypte, par les « Chemins d'Horus »; 2° la mort du dieu Seth dans le lac de Baudouin, que Plutarque appelle « le soupirail de Typhon » [6].

Le conte de Sinouhît [7], de la XII[e] dynastie, est beaucoup plus important à cause des détails géographiques qu'il donne. Malheureusement ils sont peu nombreux; cependant nous y trouvons des indications précieuses pour la géographie du territoire et de la route « les Chemins d'Horus » en particulier.

Le conte de Sinouhît n'est pas à proprement parler un itinéraire; mais

[1] *A report on the delimitation of the Turco-Egyptian boundary* (June-September 1906).

[2] Chabas, *Voyage d'un Égyptien en Syrie, en Phénicie, en Palestine,* etc., p. 291.

[3] Liste de Séti I[er] à Karnak : Max Müller, *Egyptological Researches,* vol. I, pl. 57, n° 16.

[4] Max Müller, *Egyptological Researches,* vol. II, p. 113-114.

[5] Dhorme, *Les pays bibliques et l'Assyrie,* dans *Revue Biblique,* 1910, p. 378.

[6] Plutarque, *Vie d'Antoine,* chap. III.

[7] G. Maspero, *Les Mémoires de Sinouhît,* dans *Bibliothèque d'étude,* t. I. Quelques points peuvent être comparés avec l'expulsion de Seth.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

j'ai pensé qu'il pouvait être étudié dans ce sens. En effet, le héros du roman expose dans un style précis et clair les principaux faits qui lui sont arrivés depuis son départ d'Égypte pour l'Idumée et son retour au palais de pharaon. Sinouhît a eu soin d'ajouter quelques détails très instructifs.

Sinouhît part d'un point situé au nord-est de Memphis; il passe près de cette ville, en se dirigeant vers le fleuve, qu'il traverse en barque en face d'Hélouan moderne. Puis remontant vers le nord, il traverse la Montagne Rouge, laisse à gauche Héliopolis et atteint la frontière syrienne à *Ȧnbou-ḥeq*, qui est Zarou. Après nous avoir raconté les difficultés qu'il eut à tromper la surveillance de la garde de la citadelle pour franchir la frontière, Sinouhît s'engage dans l'inconnu, par les « Chemins d'Horus ». Mais peu de temps après avoir dépassé *Ȧnbou-ḥeq*, Sinouhît tombe d'épuisement et de fatigue aux environs du lac *Qem-our* (Sirbonis), près de *Peten* (Qatieh) dans le territoire de *Soun* (Péluse)[1]. Sauvé miraculeusement d'une mort certaine, par des Bédouins de passage, Sinouhît, de tribu en tribu, est conduit au pays de *Qedem*, qui est vraisemblablement l'Idumée, comme l'a fort bien vu M. Maspero, et non pas Byblos, comme l'a pensé M. Gardiner. Donc, de Peten il est extrêmement probable que Sinouhît a suivi la route de Syrie jusqu'à Rhinocorura, c'est-à-dire jusqu'au Ouâdî el-Arîch. Comme on le voit par ce bref exposé, la route suivie par Sinouhît est bien celle des *Philistins* de la Bible, le *Darb el-Soultân* des géographes arabes, dont les noms des stations nous seront d'un grand secours pour expliquer les deux documents que je vais maintenant étudier.

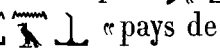
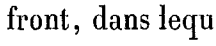
L'un est gravé sur les murs de Karnak. Ce tableau célèbre, et souvent reproduit, représente la première campagne du roi Séti Ier en Asie, exactement dans la région occidentale de l'Arabie Pétrée. Parmi les nombreuses scènes figurées, le retour du roi en Égypte est celle qui nous intéresse particulièrement[2].

L'objet de cette campagne était de réduire les Bédouins Chasous, qui mena-

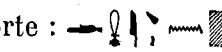
[1] Voir ce que j'ai dit sur cette partie du voyage : *Notes sur l'isthme de Suez*, chap. XV, *Ȧnbou-ḥeq = Zarou*, dans *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XVIII, p. 188.

[2] Ce tableau a fait l'objet de nombreuses études et a été souvent publié. Le dernier travail en date est de M. Gardiner, *The Ancient Military Road between Egypt and Palestine*, dans *The Journal of Egyptian Archæology*, vol. VI, Part II, p. 99-116. C'est de cette étude dont il s'agit ici.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

çaient d'envahir la frontière orientale de l'Égypte. Il les chasse et les poursuit, dit le texte, depuis  «la forteresse de Zarou» jusqu'au  «pays de Kanâna (Chanaan)[1]». Je crois, et je suis complètement d'accord sur ce point avec M. Gardiner, que la route suivie par le roi au retour du pays de Chanaan est la grande voie que nous étudions en ce moment. Le tableau est divisé en trois scènes : 1° le roi debout sur son char franchit l'extrême frontière égyptienne, probablement Rapha, acclamé par une troupe d'Asiatiques figurés derrière son char; 2° une scène de combat auprès de trois forteresses. L'action paraît avoir eu lieu au sud du lac de Baudouin, où le roi, surpris par une bande de Bédouins, est obligé de les soumettre; 3° après ce nouvel épisode de la guerre, Séti est représenté de nouveau sur son char, devant la forteresse de Zarou, où l'attendent les hauts dignitaires égyptiens; derrière et devant son char, de longues chaînes de prisonniers, dont une file longe un bassin rempli de poissons, dans lequel je reconnais le lac de Baudouin. La fin du tableau se termine par un canal, figuré de front, dans lequel nagent des crocodiles. Il porte le nom de  *ta-denât* «la Coupure». Il représente le canal du Nil à Zarou, dont il traversait la ville, pour se jeter dans le lac de Zarou, ou de Ballah[2]. Ainsi, le roi Séti quitte l'Égypte à Zarou, et à la suite de nombreux combats et nombreuses victoires, il rentre en Égypte par la même voie.

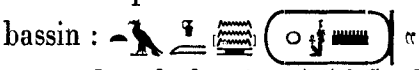
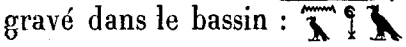
Le principal intérêt du document est dans la nomenclature des puits et des forteresses situés sur la route et devant lesquels Séti Ier avait passé. C'est sur l'identification de ces divers lieux que je me sépare de M. Gardiner. En attendant cette démonstration, voici par ordre et dans le sens de la marche du roi les lieux indiqués par le tableau.

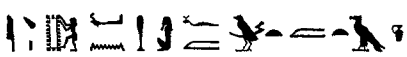
1. Une forteresse à double étage élevée sur une colline. Inscription mutilée sur la porte :  «la ville» ou «la forteresse de [Rapha]».

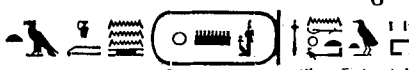
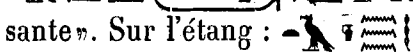
[1] C'est-à-dire jusqu'à la frontière de Chanaan.

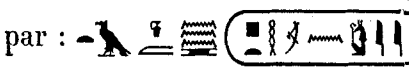
[2] Dans une des légendes de cette campagne : «[Arbres] du pays de Remenen coupés [et amenés dans] une grande barque à l'embouchure (mot à mot : à la tête) du fleuve», j'y vois une allusion au canal de Zarou, et non pas un des bras du Nil, comme on l'a pensé; ce qui laisse supposer que les arbres étaient venus en Égypte par mer (P. Guieysse, *Inscription historique de Séti Ier*, p. 5). Dans le tableau de Karnak on peut y voir aussi une double expédition : l'une menée contre les Chasous, l'autre dans le Routennou.

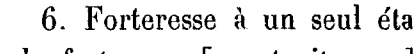
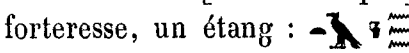
BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

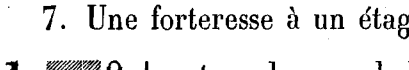
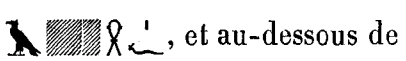
2. Un petit fort d'un seul étage; au-dessous, un étang. Entre le fort et le bassin :  « la *khnoumit* de Men-mâ-Râ (Séti Ier) », puis ceci gravé dans le bassin :  « la *Khasou* du prince ». Il n'y a pas de nom pour la forteresse.

3. Une forteresse à double étage élevée sur une butte. Sur la porte :  « la forteresse nouvelle construite par Sa Majesté auprès de la *khnoumit* de *Ḥou*[*rba*]*tâ* ». Au-dessous de la citadelle :  « la puissante maison de Men-mâ-Râ [à Ḥou]rbatâ ». Ḥourbatâ est écrit sur un bassin rond. Une double ligne encadrant ce réservoir doit indiquer qu'il était entouré d'une muraille.

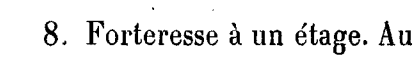
4. Petit fort à un seul étage. Au-dessous, un étang. Entre le fort et l'étang :  « la *khnoumit* de Men-mâ-Râ, la très puissante ». Sur l'étang :  « la *khnoumit Nezem* (la douce) ».

5. Une forteresse sans nom, à double étage. Au-dessous, un étang désigné par :  « la *khnoumit* de Séti ».

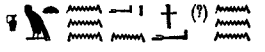
6. Forteresse à un seul étage. Sur la porte :  « la forteresse [construite par] Sa Majesté dans..... ». A gauche de la forteresse, un étang :  « la *khnoumit Äbsaqaba* ».

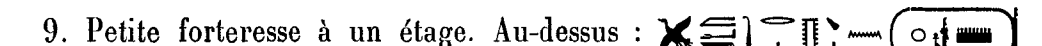
7. Une forteresse à un étage. Sur la porte : , et au-dessous de la construction :  « le château fort de Men-mâ-Râ, les....., la puissante demeure de Séti ».

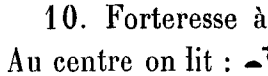
Ces trois dernières forteresses sont figurées dans la scène du combat de Séti contre les Bédouins; et c'est probablement devant ces forteresses que le roi fut attaqué.

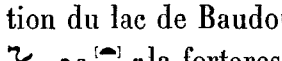
8. Forteresse à un étage. Au-dessus :  « l'Ouazît de

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Séti ». Au-dessous de l'édifice, un bassin plein d'eau avec un arbre. C'est la  « *khnoumit* du Bras de . . . . . ».

9. Petite forteresse à un étage. Au-dessus :  « le migdôl de Men-mâ-Râ ». Au-dessous de l'édifice, un bassin plein d'eau :  « la *khnoumit* de *Ḥouzana* ».

10. Forteresse à un seul étage. La porte est à droite de la construction. Au centre on lit :  « la demeure du Lion ». Au-dessous de la forteresse, un bassin carré plein d'eau; de chaque côté, un arbre. Pas de légende.

11. Immédiatement après ce fortin le tableau figure une grande étendue d'eau peuplée de poissons, sans crocodiles, que je pense être une représentation du lac de Baudouin; elle aboutit au canal *Ta-denât*, traversant  « la forteresse de Zarou ».

Telle est, brièvement exposée, la succession des différentes forteresses qui défendaient la route de Syrie au temps de Séti Ier. Dans cette liste nous constatons que, sauf pour les nos 1, 10, 11, toutes les constructions portent le nom ou prénom du roi Séti Ier; et même la forteresse 3, Ḥourbata, est appelée « la nouvelle », apparemment parce que Séti en était le créateur. Nous allons voir, par le document ci-après, que son fils Ramsès II a usurpé à son profit toutes ces fondations en faisant effacer le nom de son père pour y mettre le sien.

Ce second document est un papyrus appartenant à l'ancienne *Collection Anastasi*, aujourd'hui au British Museum. Il date de Ramsès II et par conséquent est un peu plus récent que la gravure de Karnak. C'est une lettre d'un scribe à un autre scribe (*Papyrus Anastasi I*, pl. 27, 2, à pl. 20, 1). Dans cette missive le premier donne à un ami divers renseignements sur sa carrière et il achève ses confidences en lui parlant de la route de Syrie. Cette relation, comme M. Gardiner l'a très bien vu, correspond exactement au tableau de Karnak, les noms des lieux et des puits étant identiques dans la plupart des cas. Mais tandis que Karnak fait son énumération en partant de Rapha, ce qui est parfaitement logique, le papyrus, au contraire, commence en sens

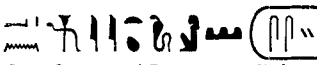
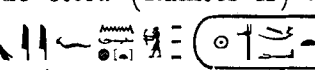
BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

inverse, c'est-à-dire qu'il part de Zarou, ou d'après le texte *Ouatou-Ḥor,* ce qui est la même chose, comme je l'ai montré. Voici maintenant cette liste, toujours d'après la leçon de M. Gardiner :

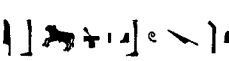
1.  *Ouatou-Ḥor* « les Chemins d'Horus » (Zarou).

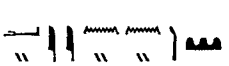
2.  « la demeure (le fort) de *Sesou* (Ramsès II) ».

3.  « la contrée de *Ḥouzaîna* ». Karnak, au lieu du signe , donne . Il est évident que cette lecture est fautive, la vraie leçon est celle du papyrus.

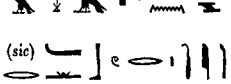
4.  « la contrée, le *Bras,* de la déesse *Ouazît* de *Sesou* (Ramsès II) ». Puis après on lit ce membre de phrase :  « avec son château *Râ-ouser-mât* (Ramsès II) ».

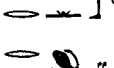
5.  « la contrée de *Sabairo* ».

6.  « la contrée d'*Âbsaqabou* ».

7.  « la contrée de *Âïnini* ».

8.  « la contrée marécageuse de la *Khasa* ».

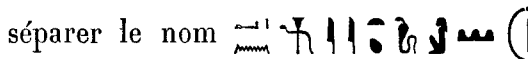
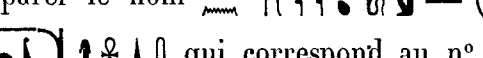
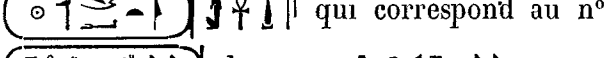
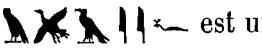
9. (sic)  « la contrée de *Ḥourboutà* ».

10.  « *Ropeḥ* (Rapha) ».

Dans ce document nous constatons tout d'abord que les noms de puits ou de forts sont remplacés par un nom de territoire. Celui-ci étant souvent le même que celui inscrit à Karnak, j'en conclus que la construction portait le nom de la région sur laquelle elle avait été construite. Cette constatation est d'un grand intérêt pour la géographie du territoire syro-égyptien, 1500 ans avant notre ère.

En outre, nous remarquons que le nombre des lieux énumérés à Karnak est de onze, et celui du papyrus de dix seulement. En réalité, les deux documents sont identiques; je pense qu'il y a erreur dans Anastasi, au n° 4.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il faut séparer le nom  de  qui correspond au n° 7 de Karnak :  ; le groupe  est une adjonction explicative introduite dans le texte par le copiste. Le passage doit donc être rétabli ainsi : « Viens donc à *Â-n-Ouazît-Sesou*, (à) *Nekhtou-n-Sétî-méri-n-Ptah*, (à) *Sabaïr* et à *Àbsaqabou*, etc. ».

A remarquer encore dans les listes la double inversion : 1° Karnak donne Àbsaqaba et la *khnoumit* de Séti; le papyrus Anastasi écrit Sabaïr (correspondant à la *khnoumit* de Séti; le nom de la forteresse est effacé, peut-être convient-il de remplir la lacune par celui de Sabaïr) et ensuite Absaqabou. Plus bas on lit à Karnak : Ḥourbatà et Na-Khasa, tandis qu'Anastasi porte : Na-Khasa et Ḥourbatà. Quelles sont les véritables leçons? Il est difficile de se prononcer. Le texte du papyrus Anastasi, ainsi que le fait observer M. Gardiner, est sur plusieurs points très défectueux; c'est pour cela que je crois préférable la leçon de Karnak.

Il reste maintenant à examiner les documents arabes. Ils sont précieux pour l'identification des lieux contenus dans les deux textes égyptiens. D'abord, je dois dire que les propositions de M. Gardiner sont inacceptables. Du reste ses essais d'identification ne vont pas au delà de Qatieh. En outre, je crois que les stations indiquées sont exclusivement sur la route de Syrie, et que par conséquent il ne saurait y avoir d'exception pour Tell el-Ḥer qui se trouve sur la route de Péluse, à 20 kilomètres au nord de la route. J'ai dit à plusieurs reprises que la route moderne de Syrie n'est pas exactement la même qu'elle était dans l'antiquité; son tracé a légèrement fléchi. Autrefois en quittant Zarou, la route passait plus au sud et marchait directement sur Gorabiat, à 15 kilomètres environ. En conséquence, Tell Habouah, sur le passage de la route moderne, ne peut convenir pour une identification; du reste ce site est trop près de Qantarah ou plutôt de l'antique Sélé, soit 6 kilomètres au plus. Je crois que Tell Habouah appartenait à la série des petits postes romains, construits le long de l'isthme, pour renforcer le système primitif défensif de la frontière orientale. Mais eût-il existé au temps de Séti, je répète qu'il était en dehors de la route et trop près de Zarou pour satisfaire aux exigences du problème. On trouvera des indications précieuses, comme on va

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

le voir, dans les itinéraires arabes. Celui d'Abou'l-Maḥâsin (xv^e siècle) est le plus intéressant à cet égard. Dans son Itinéraire de la poste, entre Damas et le Caire, il indique, pour la région qui nous intéresse, les relais suivants (Ét. Quatremère, *Histoire des Mamlouks,* vol. II, p. 90-91, note) :

1. Rafah.	5. Bir-alkâdi.	9. Maan.
2. Zakah.	6. Warrâdah.	10. Katieh.
3. Kharroubah.	7. Sawadah.	11. Gorabi.
4. Alarish.	8. Moutaïleb.	12. Mansourah (El-Qantarah?).

Ces stations existent encore en partie. *Rafah* est connue. *Zakah* ne peut être que Cheikh Zouède, que les savants de l'Expédition française appelaient *Cheik-Zawi.* Le village, autrefois souterrain, existe encore. *Kharroubah* est le centre actuel de la tribu des *Saouarqahs.* A côté des huttes et des tentes on trouve les ruines d'une ancienne localité appelée *Khirbet el-Bordj. Alarish* (El-Arîch) a toujours été un centre important. C'est le point de départ des caravanes pour le Sinaï et pour l'Arabie méridionale. A El-Arîch réside le chef de la province, dont l'autorité s'exerce sur toute la péninsule du Sinaï. *Bir-alkâdi* répond au *Bir el-Mesoudiah* des cartes. Ce puits est à deux heures et demie de marche à chameau d'El-Arîch. Cette localité étant privée d'eau potable, les habitants vont la chercher à Mesoudiah, malgré la distance. En cet endroit il y a une belle palmeraie, au pied des dunes. *Warrâdah* est l'ancienne Ostracine, dont j'ai parlé plus haut. *Sawadah, Moutaïleb* et *Maan* n'existent plus; je les place dubitativement aux sites modernes de Ratamah, où sont des ruines importantes, el-Breig autre lieu sur l'ancienne route marqué par des ruines romaines et un cimetière arabe, Bîr el-Abd toujours fréquenté par les caravanes. L'eau de ce puits, à revêtement en pierres, est insalubre; elle sert seulement à la nourriture des animaux. Près de là il y a quelques vestiges d'antiquités. *Katieh,* qui vient ensuite, est bien connu des voyageurs modernes par sa palmeraie, la plus belle et la plus importante de toute la région. C'est un délicieux lieu de repos pour les caravanes. Deux vastes collines de sable, envahies par deux cimetières modernes, recouvrent les ruines d'une ancienne localité. Quelques fragments d'architecture jonchent le sol; d'autres ont été employés dans la construction des tombes; d'autres par les officiers de Bonaparte. *Gorabi* ou *Gorabiat* est le nom donné au territoire où commencent les dunes, en venant

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'El-Qantarah. Il y a un puits antique et quelques vestiges de murs anciens. Enfin l'itinéraire mentionne un lieu nommé *Mansourah*, nom identique à celui de la célèbre ville du Delta, mais qu'il ne faut pas confondre. D'autres textes donnent à la place de Mansourah le nom de *Sadié* (Volney, *Œuvres, État politique de l'Égypte*, p. 178). Ce lieu, d'après d'autres itinéraires, semble situé au nord de Salahieh. La *Devise des Chemins de Babiloine* (édition H. Michelaut et G. Raynaud, p. 242) nomme *Cosair* après Salahieh et avant Gorabi; elle ajoute que ce lieu est près du lac de Tennîs, et qu'entre Cosair et Salahieh « il n'y a point d'aigue, et quand le fleuve est à son amermant, il n'y a lors que VII ligues (au lieu de IX). Et là fini le désert et est l'entrée de Babiloine. » Cette note correspond parfaitement à la nature du pays et à la position d'El-Qantarah. M. Daressy, dans un travail (*Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XI, p. 37), a rapproché Cosair de Qaserah de Maqrîzî et fixé sa position à Zarou. Je suis d'accord sur ce point avec M. Daressy, mais l'identité de Qaserah et de Cosair n'est pas soutenable. Seule la ressemblance des noms a pu tromper M. Daressy; mais le renseignement fourni par la *Devise*, sur Cosair, et ceux donnés par Maqrîzî et par les *Itinéraires arabes* au sujet de Qaserah, ne permettent pas ce rapprochement. Pour moi Qaserah, comme je l'ai dit, s'applique à la vieille ville de Faqous [1].

Enfin j'ajoute que l'Itinéraire d'Abou'l-Maḥâsin, la *Devise*, citent depuis Rafah jusqu'à El-Qantarah douze stations, au lieu de onze données par les deux textes égyptiens. Ce poste supplémentaire est probablement Bîr el-Qâdi. Ce lieu n'était pas à proprement parler une station; aussi ne modifie-t-il nullement les données de la route de Palestine.

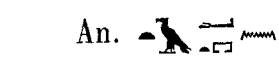
Le tableau d'ensemble ci-dessous, tout en facilitant l'examen des divers documents que je viens d'analyser, permettra de mieux comprendre les relations de ces documents. La lettre K désigne le tableau de Karnak; An., le papyrus Anastasi; Ar., l'Itinéraire d'Abou'l-Maḥâsin; D, la *Devise des Chemins de Babiloine;* M, les stations modernes. A côté des forteresses le tableau de Karnak donne le nom du puits ou de la *khnoumit* qui alimentait la garnison. Dans la plupart des cas, la *khnoumit* donne le nom du territoire sur lequel elle était située; par conséquent les noms de *khnoumit* s'accordent mieux avec la

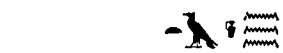
[1] *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XVIII, p. 173.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

liste du papyrus. Dans le tableau les noms de *khnoumit* sont mis au-dessous de ceux des forteresses.

1. K.  « le château de Zarou ».
   An.  « les Chemins d'Horus ».
   Ar. Mansourah (?).
   D. Cosair.
   M. El-Qantarah [1].

2. K.  « la forteresse du Lion [2] ».
   Pas de nom pour la *khnoumit*.
   An.  « la forteresse de Sesou (Ramsès II) ».
   Ar. Gorabi.
   D. Gorabi.
   M. Gorabiat.

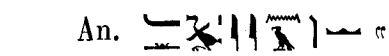
3. K.  « le migdôl de Men-mâ-Râ ».
    « la *khnoumit* de Ḥouzana [3] ».

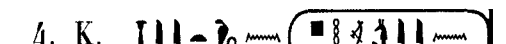
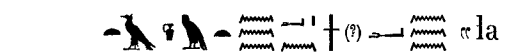
[1] En réalité Cosair était bâtie sur les ruines de l'ancienne Zarou, où j'ai retrouvé des vestiges de l'époque arabe. El-Qantarah est exactement à 3 kilomètres de distance à l'ouest de Zarou (Tell Abou Seifeh).

[2] J'avais pensé (*Annales du Serv. des Antiq.*, t. XVI, 1916, p. 10) que la « forteresse du Lion » était située sur l'emplacement d'Ostracine, à cause de sa position à droite de l'étendue d'eau salée, que je suppose être le lac de Baudouin. Dans aucun cas il ne peut désigner le lac Menzaleh, comme on l'a dit; ce lac à cette époque reculée n'existait pas encore, et même il n'était pas en formation. La place étant insuffisante, le graveur, pour plus de commodité, a été obligé de placer ses puits et forteresses à la suite du lac.

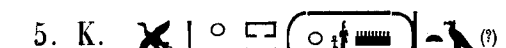
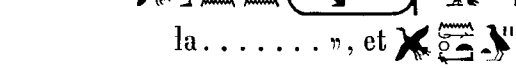
[3] La leçon est certainement, du moins je le pense, *Ḥouzana* et non *Ḥoupana* comme l'ont vu Guieysse et Gardiner. L'erreur provient de ceci : la légende de la *khnoumit* à Karnak est gravée verticalement; les copistes l'ont transcrite dans le sens horizontal et ont groupé les signes ainsi : , et M. Gardiner , tandis que la gravure donne : . Dès lors on comprend l'erreur des traducteurs. Avec la lecture horizontale le signe  ne semble pas douteux, et la lacune qui suit peut donner place à deux *n* ou à un seul. La lecture verticale, qui est la vraie, met la lacune dans la partie inférieure de l'oiseau, et la cassure peut très bien avoir atteint l'oiseau; d'où la confusion entre le signe  et le signe , qui se ressemblent. C'est la patte de cet oiseau qui, ayant disparu, a prêté à l'équivoque.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

An.  « la contrée de Ḥouzaîna ».
Ar. Katia.
D. Katye.
M. Qatieh.

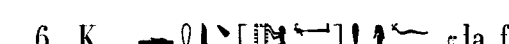
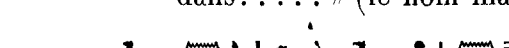
4. K.  « l'Ouazît de Séti-méri-n-Ptah ».
 « la *khnoumit* du Bras de . . . . . » [1].

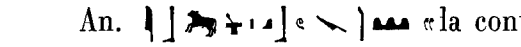
An.  « le Bras de Ouazît de Sesou ».
Ar. Maan.
D. El-Mahane.
M. Bîr el-Abd (?).

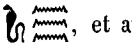
5. K.  « le fort de Men-mâ-Râ, la . . . . . », et  « le château fort de Séti ».

Pas de nom pour la *khnoumit*.

An.  « le château fort de Ouser-mâ-Râ ».
Ar. Moutaïleb.
D. El-Moutayleb.
M. El-Breig (?).

6. K.  « la forteresse [construite par] Sa Majesté dans . . . . . » (le nom manque) [2].
 « la *khnoumit* d'Àbsaqaba ».

An.  « la contrée d'Àbsaqabou ».
Ar. Sawadah.

[1] Il y a dans la légende une faute du graveur, difficile à corriger, que le papyrus Anastasi fait reconnaître. Peut-être faut-il lire : , et au lieu de Ouazît-n-Séti, corriger par *bekhen*, *demât*, etc., de Séti.

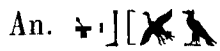
[2] Peut-être faut-il lire « la forteresse [construite par] Sa Majesté (sans nom) à la *khnoumit* d'Àbsaqaba » (voir le n° 9, p. 156).

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

D. Soade.
M. Ratamah (?).

7. K. Pas de nom à la forteresse.

 « la *khnoumit* de Séti ».

An.  « la contrée de Sabaïro ».
Ar. Waradah (grec, Ostracine).
D. Oarrade.
M. El-Flousiyeh.

8. K.  « la *khnoumit* (?) de Men-mâ-Râ, la très puissante ».

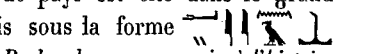
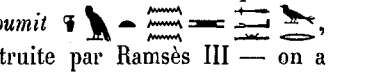
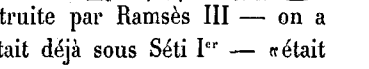
 « la *khnoumit Nezem*, la douce ».

An.  « le territoire de Âïnini (les deux puits) » [2].
Ar. Alarish.
D. Hariss.
M. El-Arîch.

9. K. 

« la forteresse nouvelle construite par Sa Majesté

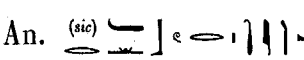
[1] *Ta khnoumit*, qui ne se comprend pas ici, doit être une faute du lapicide. Il doit être remplacé par *pa bekhen* ou *demât*.

[2] Ce nom de pays est cité dans le grand papyrus Harris sous la forme  *Âïna*. Chabas (*Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e^ dynastie*, p. 56) croit qu'il s'agit des sources de Bir-Seba, entre Hébron et Réhoboth. Le papyrus Anastasi montre que cette identification est matériellement impossible. La *grande khnoumit* , soi-disant construite par Ramsès III — on a vu qu'elle existait déjà sous Séti I^er^ — « était entourée d'une muraille pareille à une montagne de fer, avec vingt faces de mur fondées dans la terre, hautes de 30 coudées, avec des quais. Ses battants de portes étaient en bois de cèdre, ses serrures en bronze avec des barres » (Chabas, *ibid.*). Cette traduction aurait besoin d'être revue, surtout au point de vue des termes techniques; mais telle qu'elle est, elle est suffisante pour faire comprendre qu'il s'agissait d'un travail de restauration considérable, puisque la , que Chabas traduit par « face de mur », est élevée de 30 coudées, soit 15 mètres environ.

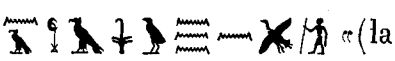
BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

auprès de la *khnoumit* de Ḥou[rba]tâ, la puissante forteresse de Men-mâ-Râ ».

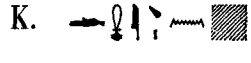
 « le bassin de Ḥourbatâ ».

An.  « le territoire de Ḥoubourtâ (ou Ḥourboutâ) ».
Ar. Kharroubah.
D. Karrobler.
M. El-Kharoubah [1].

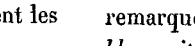
10. K.  « (le fort de) la *khnoumit* de Men-mâ-Râ ».

 « (la *khnoumit* de) la Khasou du prince ».

An. « la contrée marécageuse de la Khasa » [2].
Ar. Zakah.
D. Zaheca.
M. Cheikh Zouède.

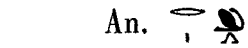
11. K.  « la forteresse de [Rapha] » [3].

[1] Le nom moderne de *Kharoubah* ne serait-il pas un descendant de l'égyptien *Ḥourboutâ*?

[2] Dans l'itinéraire de Suez à Gaza, par Qatieh (DE LA JONQUIÈRE, *L'Expédition d'Égypte*, vol. IV, p. 122), Junot mentionne près de Cheikh Zouède des ruines qu'il appelle *Khasaha*. Il serait tentant de rapprocher ce nom de *na* (article égyptien) *khasa* ou *khasou* des documents égyptiens. Les *khasou* étaient des étangs ou des régions marécageuses, ainsi que l'indiquent les déterminatifs  et . Le mot peut être rapproché de l'arabe خَاسَ servant à désigner une terre boueuse, et par suite un marécage, une région marécageuse. A l'ouest de Cheikh Zouède, le long de la route, en allant vers El-Arîch, on voit un vaste étang, puis des lagunes, qui sont peut-être les *khasou* égyptiennes. Ne pourrait-on rapprocher ce nom de celui lu par Daressy  *Khasâou*, et qu'il propose d'identifier avec Kasios (*Sphinx*, vol. XIV, p. 162)?

[3] Sur le tableau de Karnak il n'y a aucune indication de *khnoumit*. Cependant à Rapha il y a plusieurs puits, dont deux anciens. Je me demande alors si le mot *khnoumit*, que l'on traduit généralement par « puits », a bien ce sens. Il est à remarquer que dans toutes les représentations la *khnoumit* figure toujours une étendue d'eau, plus ou moins grande, un étang, un bassin entouré de maçonneries, mais jamais un puits. Je crois que la *khnoumit* égyptienne correspond assez exactement à la *birket* arabe dont nous avons trouvé le nom transcrit en égyptien sous la forme  *barka boutâ*.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

An.  « la région de Ropeḥ (Rapha) ».
Ar. Rafah (grec, Ῥαφέα).
D. Rephah.
M. Rafah.

2. — ROUTE DU LITTORAL MÉDITERRANÉEN.

Cette route ne date que depuis l'entrée des Grecs en Égypte. Elle est née de besoins nouveaux : ces besoins ayant disparu, pour des causes diverses, la route fut abandonnée. Elle reliait Gaza à Alexandrie. Mais la fondation de cette ville étant postérieure de trois siècles environ à l'établissement des Grecs en Égypte, il est probable que, à l'origine, la route ne dépassait pas Péluse. De là, la route en suivant la branche Pélusiaque allait à Memphis, en passant par Héliopolis. Vers Faqous elle rejoignait les « Chemins d'Horus ». Ce ne fut que depuis les Ptolémées que la route a été prolongée jusqu'à Alexandrie; elle passait au sud des lacs qui bordent la Méditerranée. La nécessité de cette voie est le résultat de la création de nouvelles villes et de nouveaux ports entre Gaza et Héracléopolis, qui n'existaient pas auparavant. Naturellement ces fondations n'étaient primitivement que des escales pour les trafiquants grecs qui n'osaient ou ne pouvaient pas aborder dans les ports, ou entrer dans les branches du Nil. Ces fondations ne prirent véritablement d'importance qu'à partir des Ptolémées; mais les Romains y apportèrent leurs méthodes d'organisation. Comme je l'ai expliqué, ces civilisateurs ont étrangement modifié l'aspect du pays. Jusque-là le sol couvert de steppes, à végétation rare, se transforme en riches plaines agricoles, que probablement il ne connaîtra plus.

C'est par la côte orientale que les Grecs attaquèrent et pénétrèrent en Égypte. On connaît le récit, en partie légendaire, d'Hérodote (liv. II, 154) sur l'arrivée et l'installation de miliciens cariens et ioniens dans le pays. Parmi ces populations il faut y ajouter aussi les Phéniciens et les Syriens : le culte de *Zeus-Kasios* introduit dans ces lieux en est la meilleure preuve. L'introduction de ce dieu remonte certainement au VII^e^ siècle. De bonne heure, et probablement avant Amasis, les colons s'étaient répandus et multipliés dans tout le pays à l'orient de la branche Pélusiaque. Leurs marchands avaient certaine-

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ment des dépôts et des magasins à Zarou, capitale de la province, et dans les principales villes du territoire occupé. Ils pouvaient ainsi trafiquer facilement avec les commerçants de l'intérieur du Delta.

La vieille route pour cela ne fut jamais abandonnée, bien que les écrivains classiques ne la mentionnent pas. Les ruines de cités, quelquefois considérables, de forts, semés tout le long de cette artère, sont des preuves irrécusables de sa parfaite vitalité. Le passage entre Gerron et Ostracine, 80 kilomètres à parcourir sur une bande de terre de 200 mètres environ, dont la moitié est impraticable à cause de sa nature marécageuse, était difficile, sinon impossible, pour les fortes caravanes ou pour un corps d'armée (pl. I, fig. 2). Sans compter les surprises, les attaques d'ennemis ou de pillards toujours à craindre, la nature avait augmenté les difficultés en créant l'Ἔκρεγμα. L'*Ecregme* était une bouche naturelle donnant passage aux eaux du lac dans la mer. Les Grecs lui avaient donné ce nom à cause du bruit tumultueux que font les eaux, lequel s'entend à une distance de plusieurs kilomètres. L'Ecregme existe toujours, aussi bruyant et aussi mouvementé que dans les temps anciens. Les Arabes évitent aujourd'hui cette traversée dangereuse en passant le lac, avec leurs animaux, sur les barques de pêcheurs. C'est ce que je fis le 19 février 1910. Les auteurs anciens ne parlent pas du moyen pratique utilisé par les hommes d'alors pour cette redoutable traversée. Les Grecs avaient mis l'Ecregme sous la protection de la déesse Isis [1]. C'est à cet endroit qu'eut lieu, en 306-305 avant notre ère, l'entrevue de Ptolémée Ier Soter avec Antigone, roi de Syrie.

Mais il n'y avait pas que ce passage à franchir. Le port de Kasios situé, comme j'ai eu l'occasion de le constater, sur les bords septentrionaux du lac de Baudouin, devait nécessairement, pour les besoins de la navigation, avoir une communication avec la mer. Ce second passage était, semble-t-il, construit par la main des hommes; mais j'ajoute que nous ignorons totalement son existence. Actuellement les pêcheurs d'El-Guels (Kasios) ont creusé près de leur pêcherie un chenal pour faciliter le transport du poisson par mer. Cette

[1] Grenfell and Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri*, vol. XI, n° 1380, l. 75-76; Strabon (liv. XVI, 19) dit que de son temps l'Ecregme était comblé. Mais d'après les autres écrivains, le fait ne paraît pas fondé.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

passe, contrairement à l'Ecregme, est absolument tranquille et muette. On voudrait alors connaître la cause des bruits de l'Ecregme[1].

Les tempêtes maritimes étaient encore un obstacle à la libre circulation de la côte. On sait que celle-ci est très basse, à peine quelques centimètres au-dessus du niveau de la mer. Par les gros temps, la vague franchit aisément le cordon et va se perdre dans les eaux du lac. Souvent elle ne fait que passer, sans laisser d'autre trace que l'humidité du sable; mais quelquefois aussi la mer démontée est si violente que la vague est assez forte pour être, à ce moment, un obstacle sérieux à la traversée du passage. Aujourd'hui il n'est guère utilisé que par les pêcheurs d'El-Guels, qui conduisent dans des chariots leurs poissons à Port-Saïd. Et c'est ainsi que mes observations confirment et justifient les paroles de Plutarque (*Vie d'Antoine,* chap. III) : « On craignait moins la guerre (d'Égypte) en elle-même que le chemin qu'il fallait suivre pour aller à Péluse, à travers des sables profonds et arides, *le long de l'Ecregme par lequel le marais Sirbonide se décharge dans la mer.* Les Égyptiens l'appellent le soupirail de Typhon. »

Depuis Gaza jusqu'à Ostracine, la vieille route et la nouvelle se confondaient. A partir de cette dernière localité elles se séparaient. L'antique voie passait au sud du lac, l'autre longeait continuellement la côte jusqu'à Héracléopolis. A cet endroit elle inclinait vers le sud, pour longer les lacs du Delta. Cette marche était nécessitée par les nombreuses bouches du Nil et aussi par l'absence, sauf Damiette, de localités le long de la côte maritime du Delta.

Après *Ostracine,* dont j'ai parlé plus haut, laquelle, comme place forte, avait la garde des deux routes, le voyageur s'engageait dans l'étroite bande de terre qui se termine à Gerron, à l'autre extrémité du lac. Cette bande est absolument plate, sablonneuse vers la mer, marécageuse vers le lac avec, çà et là, des arbustes et des roseaux. Cette longue ligne n'est interrompue que par les deux bouches ci-dessus mentionnées. On passe l'Ecregme immédiatement à la sortie d'Ostracine. Mais cette bouche est très mobile, et par suite elle peut être plus ou moins éloignée de cette ville. La côte, d'Ostracine à Gerron, forme un immense angle obtus dont le sommet est marqué par un très haut cône de sable, 70 mètres environ, ancien *mont Kasios,* qui se projette dans la

[1] Jean Clédat, *Notes sur l'isthme de Suez, Autour du lac de Baudouin,* dans *Annales du Serv. des Antiq.*, t. X, 1910, p. 211.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

mer. Cette colline de sable n'est pas isolée; elle se rattache à une série de dunes, beaucoup moins hautes, s'étalant sur le bord de la mer, sur une longueur de 500 mètres environ. Derrière le mont, sur le bord du lac, on remarque les ruines de la ville de *Kasios,* presque entièrement ensevelie dans le sable. Entre cette ancienne localité et le village moderne de pêcheurs, qui est à l'ouest des dunes, il y a un vaste espace de terrain ensemencé de céréales, d'arbres fruitiers et de plantes diverses pour la nourriture des hommes et des animaux. Près de deux puits, dont l'un d'eau potable, habite une petite tribu de Bédouins, les *Kharsah.* Tel est dans son ensemble ce petit territoire, dont l'apparence est celui d'un vaste cabochon attaché de chaque côté par un lien étroit. Dans l'antiquité, la ville et surtout le mont avec son temple avaient acquis une grande célébrité. On y adorait un *Baal* importé de Syrie, appelé en grec *Zeus Kasios* [1].

Le nom de cette ville est généralement écrit KACIOC; la carte de Madeba donne la forme KACIN pour Κασίον, et dans un manuscrit copte (Actes de saint Pirôou) on trouve le nom écrit fautivement KωIC.

Les noms modernes de *El-Qas, El-Qeïs, El-Guels* sont les formes arabes dérivées de Kasios. Mais antérieurement les Arabes ont appelé Kasios, El-Gharib ou Ghoraïbeh, Oumm el-Arab et Baqqârah [2]. L'historien Maqrîzî raconte que de son temps c'était un pays ruiné et formant un monceau de ruines entre Souadah(?) et El-Ouaradah. Le nom de Souadah est peut-être une erreur, car nous savons par ailleurs qu'il y avait une Souadah sur la vieille route; elle précédait Ouaradah.

[1] Le dieu est représenté une grenade à la main (Ach. Tatius, chap. III). A Péluse, où j'ai retrouvé les derniers vestiges d'un temple élevé en son honneur, les monnaies montrent un jeune homme (Horus), le bras avancé ayant une grenade à la main. Je signalerai que près de Péluse il y a une petite oasis portant le nom de *Roummâneh* «le pays de la grenade». A Délos (*Bull. de Corresp. hellénique,* t. XLVI, 1922, p. 295), dans le Sérapéion, un certain Horos (un Égyptien) originaire de Kasios, près de Péluse, était chargé de la surveillance du temple. Dans un coin de l'édifice il fait une place à ses patrons Sérapis et Isis-Tachnepsis de Kasios. Cette Isis nous est encore connue par un papyrus d'Oxyrrhinchus (Grenfell and Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri,* vol. XI, n° 1380, l. 84).

[2] Il ne faut pas confondre Ghoraïbeh avec Gorabi que nous avons vu sur les «Chemins d'Horus». *Ghoraïbeh* est mentionné par Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 528; Barbier de Meynard, *Le livre des Routes et des Provinces,* p. 201; *Oumm el-Arab* se trouve dans Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 669; *Baqârah* dans Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 528; Quatremère, *Histoire des Mamlouks,* vol. II, p. 90, 91 note.

Bulletin, t. XXII.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Kasios était une ville industrielle. Elle était connue par ses fabriques d'étoffes de lin, nommées *Qassiah* ou *Qeissiah*[1]. Sa spécialité était le bois travaillé, et ses meubles, très estimés, faisaient l'objet d'une exportation dans les pays du bassin méditerranéen[2].

A l'époque chrétienne, Kasios était le siège d'un évêché. Lampedios, un de ses évêques, assista au grand concile d'Éphèse[3]. Il y avait aussi un couvent qu'on appelait couvent de saint Romanus[4].

Après Kasios on arrivait sans obstacle à *Gerron,* connue aujourd'hui sous le nom d'El-Mahemdieh. Linant de Bellefonds[5] dit que de son temps cet emplacement portait le nom de *Gerreh* ou *Tel Gerreh.* J'avoue n'avoir jamais entendu ce nom prononcé par les Arabes, et même j'ajoute qu'ils l'ignorent totalement. Linant, dans ses recherches, s'est toujours attaché, coûte que coûte, à trouver un nom ancien aux sites qu'il visitait. A ce point de vue on doit toujours l'étudier avec beaucoup de discrétion. Nous ne trouvons plus de trace de cette ville à l'époque arabe. Les Itinéraires arabes mentionnent immédiatement après Ghoraïbeh (Kasios) la ville de Faramâ (Péluse). Donc, ainsi que je l'ai dit, après la disparition des Romains, Gerron a été abandonnée, et les caravanes allaient d'une seule traite de Faramâ à Ghoraïbeh; du reste la distance de Gerron à Faramâ n'étant que de 10 kilomètres, le besoin d'un relais n'était pas nécessaire.

Les observations topographiques de Linant sur les ruines de Gerron méritent d'être relatées; elles apportent, sur un point de la côte, qui peut s'appliquer à toute la côte méditerranéenne, au moins dans sa partie orientale, un renseignement précieux à l'étude géologique de ces terres littorales. Les faits consignés par le célèbre ingénieur français, j'ai eu souvent l'occasion de les vérifier pendant mes fréquents et longs séjours à Mahemdieh, sont parfaitement exacts. « Plus à l'est (de Péluse) sont les ruines d'une ville conservant encore son ancien nom de *Gerreh* qui, au lieu d'être plus éloignée de la mer que dans les temps anciens, comme on pourrait le croire à cause des prétendus atter-

[1] Ét. de Byzance, *s. v.* Κάσιον.

[2] Grenfell and Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri,* vol. I, n° 55, p. 112-114.

[3] Amélineau, *La Géographie de l'Égypte à l'époque copte,* p. 211.

[4] Kugener, *Récit de Mar Syriaque,* dans *Revue de l'Orient chrétien,* 1902, p. 205 et 207.

[5] Linant de Bellefonds, *Mémoires sur les principaux travaux exécutés en Égypte,* p. 119 et 146.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

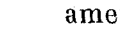
rissements sur ces plages, est au contraire à moitié emportée par les vagues qui battent ses restes. » Et un peu plus loin, Linant observe encore : « Dans ce monticule il y a des fragments d'antiquités, et dans la mer à une soixantaine de mètres, des restes de constructions qui ont appartenu à la ville; on nomme aujourd'hui cet endroit *Gerreh*, et c'est le nom cité par Strabon et par Pline ».

En lisant ce récit on pourrait supposer que la mer a une tendance à s'avancer dans les terres, contrairement à l'opinion courante, qui veut que le sol du Delta s'étende dans la mer, par suite des apports du limon du Nil se répandant sur les côtes de la mer. Je ne nie pas ce mouvement; mais il n'est juste, et ne peut se vérifier, que sur une longue période de temps. Depuis l'époque romaine les variations de la côte ont été si peu sensibles qu'elles peuvent être considérées comme nulles. Les ruines de Mahemdieh nous en donnent une excellente preuve.

La ville de Gerron était non seulement un centre militaire, mais aussi un petit port, sans importance il est vrai, sur la Méditerranée. Comme la côte est uniformément plate et basse, les Romains, pour la rendre abordable aux navires, ont fait ce que les ingénieurs français firent plus tard à Port-Saïd : ils construisirent en avant de la ville, et à une certaine distance dans la mer, un quai en pierres. Cette construction servait à la fois à faciliter aux navires l'abordage et de mur de protection à la ville. Il en reste encore des vestiges en mer, et ce sont eux qu'a vus Linant. Ensuite le côté terre fut légèrement exhaussé avec le rejet du dragage pratiqué dans la mer. Après la chute de Gerron et surtout du quai, les choses revinrent dans leur état primitif. Et c'est ainsi que la vague rendue libre put arriver jusqu'au pied de la dune sur laquelle étaient édifiés, sans substruction, la ville et ses monuments. Chaque fois le flot salin ramenait, en se retirant, une certaine quantité de sable, entraînant avec lui des blocs de pierres détachés des murs; ceux-ci, perdant leur soutien, finissaient par s'écrouler. C'est ce phénomène, très naturel, qui a fait croire à Linant que la mer rongeait la côte et avançait dans la terre. Il n'en est rien cependant; et l'examen attentif des lieux suffit à prouver la fausseté de cette assertion. Et si elle était vraie, il y a longtemps que la petite barrière qui sépare le lac de la mer aurait cessé d'exister, pour ne former qu'une seule étendue d'eau. Mais l'histoire prouve au contraire que depuis les Ptolémées cette partie de la côte n'a pas varié.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Avant la fondation de Port-Saïd, El-Mahemdieh était le seul point de la côte, entre Damiette et El-Arîch, pouvant aisément être abordé par les barques. « On avait trouvé, à trois heures de là (Qatieh), les ruines d'un village assez considérable, et un atterrage nommé Amadiah (Mahemdieh), où il abordait quelquefois des navires venant de Damiette. Le Général en Chef (Bonaparte) avait eu d'abord le projet d'y faire construire une tour capable de recevoir deux grosses pièces de canon et une garnison de 50 hommes pour la protection des transports par mer, mais le temps avait manqué. Les barques du lac Matarieh n'osaient pas s'aventurer jusque-là [1]. »

Le nom d'El-Mahemdieh a été différemment compris et transcrit par les voyageurs modernes. Les variantes sont assez sérieuses pour mériter d'être mentionnées. On trouve : *Amadiah* (voir ci-dessus); *Anb-Diab* (*Description de l'Égypte*, vol. IV, p. 44, 47, etc., et carte), je ne serais pas étonné que cette forme ait amené Brugsch (*Dictionn. géogr.*, p. 265) à identifier  *ânb* avec Gerron; *Tel Am-Diab* (Linant, *Mémoires*, p. 163, traduit par « hauteur des loups »).

Le nom de Gerron, dans l'antiquité, était employé soit sous la forme du singulier, Γέρρον [2], soit sous la forme plurielle Γέρρα [3]. Cette leçon est d'un usage plus fréquent. Lucien explique que les Gerréens tiraient leurs dénominations des pavillons, nommés en grec Γέρρα, et qu'on peut croire avoir été d'osier, sous lesquels habitaient les troupes stationnées à cet endroit [4]. Cette assertion est prouvée par l'autre désignation, Πεντάσχοινον abrégé en Σχέννα, qui a servi également à nommer la même ville. Cette double désignation a jeté un certain trouble chez les auteurs anciens. C'est ainsi que dans la liste des villes de l'éparchie *Augusta* α, Hiéroclès (*Synecdème*, édit. Burchardt) mentionne à la fois Γέρρας et Σκέννα. Mais l'auteur de la *Notitia dignitatum* a senti la faute, car il s'exprime ainsi : *Scenas extra Gerasa*, ce qui veut dire : « Skenné, sous réserve (*extra*) Gerra ».

Le nom de Pentaschoinon a donné lieu à de nombreuses discussions parmi les savants modernes. Mais ces discussions n'ont donné encore aucun résultat;

[1] Prétot, *Reconnaissance de l'isthme*, p. 94. Cf. de la Jonquière, *L'Expédition d'Égypte*, vol. IV, p. 44, 47 note 1 et p. 121.

[2] Ptolémée, *Géographie*, liv. IV, c. 5, p. 682 de l'édition Müller-Didot.

[3] Strabon, liv. XVI, 2, 32; Sozomène, liv. VIII, 19, 13; Hiéroclès, *Synecdème*, édit. Burchardt, p. 727; Pline, *Hist. nat.*, IV, 32, 6; *Table de Peutinger*.

[4] Lucien, *Ad Anacharsis*, 32.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

je ne me flatte pas d'élucider ce problème. Il y a peut-être un jeu de mots reposant sur πεντά. Sozomène dit que la ville était située à πεντήκοντα σλάδια, cinquante stades (9.250 mètres), ce qui est vrai pour la distance de Gerron à Péluse[1]. Mais cela n'explique pas la relation entre πεντα = cinq, et σχοινον, qui signifie le « jonc et toutes sortes de plantes junciformes ». Peut-être σχοινον avait acquis, avec sous-entendu Gerron, le sens de « tentes ou pavillons construits avec des roseaux ». Y aurait-il eu, dans ce cas, cinq tentes en roseaux? Je reconnais que cette hypothèse ne vaut pas mieux que les autres. Les fouilles que j'ai pratiquées sur ce terrain, et dont je publierai le résultat prochainement, n'ont pas éclairé ce point. Et si j'ai constaté le récit véridique de Pline (*Hist. nat.*, VI, 32, 6) sur son mode de construction : « (elle) a des tours faites de quartiers de sel cubiques (gypse) », je n'ai trouvé, par contre, aucune trace de constructions en roseaux, choses que j'ai retrouvées près de Qatieh, et que j'ai eu l'occasion de signaler[2]. Mais j'ajoute, pour ma conscience, que je n'ai travaillé que dans la ville et la nécropole; aux alentours je n'ai trouvé aucune trace de camp, certainement en dehors de la cité, ni d'aucune construction ayant un caractère militaire. Tout au contraire, les monuments découverts, bain, temple, autels, indiquaient un lieu paisible et de repos. Et si nous ne connaissions pas, par les auteurs anciens, l'existence de ce dépôt militaire, nous serions, d'après les fouilles, en droit d'en douter.

Dans deux listes des évêchés d'Égypte on trouve l'équivalence ⲅⲉⲣⲁⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲉⲧⲥⲉⲗⲗⲱ[3] « la ville du vieillard » ou « la ville vieille ». C'est une erreur de scribe. Il a confondu Γερας « vieillard » et Γερρας dont le sens de « tentes » est donné, comme nous l'avons vu, par Lucain et aussi par Démosthène (*Pro Corona*, 168); c'était la ville des tentes et des huttes, avec toits de chaume, construites ou entourées de palissades de joncs ou de roseaux qui poussaient en quantité sur les bords du lac de Baudouin ou dans les régions marécageuses, comme cela existe, par place, encore aujourd'hui.

[1] Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, liv. VIII, 19. Pline (*Hist. nat.*, VI, 32, 6) dit que la ville avait 5.000 pas d'étendue. On voit combien le nombre 5 joue un rôle dans les citations des auteurs anciens. Il est probable qu'ils n'étaient pas mieux fixés que nous sur l'origine du nom.

[2] Au lieu nommé *Khirbet el-Mârd* (*Notes sur l'isthme de Suez*, dans *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XXI, p. 158).

[3] Amélineau, *Géographie de l'Égypte*, p. 572; Biblioth. nationale, manuscrit copte n° 53; manuscrit Crawford.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

A l'époque arabe on cite un lieu nommé السوادة *El-Souâdeh*, paraissant correspondre à Gerron. Je l'ai signalé plus haut. Y avait-il deux localités portant le même nom, et dans la même région? C'est possible, car le nom s'applique à deux lieux situés dans un terrain identique et de même nature. L'autre *Souâdeh*, d'après les Itinéraires arabes, se trouvait entre Ouaradah et Qatieh, près du bord méridional du lac de Baudouin, donc sur un sol marécageux et couvert de roseaux, comme le nom l'indique. C'est ce dernier village qui est cité par Abd el-Latif dans sa liste des provinces et des villes [1].

Suivant Ptolémée (liv. IV, c. 5, 6), Gerron marquait la frontière de l'Égypte et de la Palestine, Γέρρον ὄριον. Cette ville marquait aussi la limite occidentale de la province *Kasiotide*, dont le chef-lieu était Kasios, que nous avons étudié précédemment. La province s'étendait à l'orient jusqu'à Rhinocorura et dans le sud jusqu'au plateau du *djebel* Tîh.

Pour des raisons que nous ignorons, Gerron fut abandonnée par les chrétiens. La nouvelle colonie s'établit 1.500 mètres plus à l'ouest, où elle fonda un monastère. Cette localité, dépendante de Gerron, est connue sous le nom d'*Aphnaion* [2]. C'était le siège d'un évêché qui s'est confondu avec le nom de Gerron; il dépendait du diocèse de Péluse [3]. M. Amélineau, dans sa *Géographie de l'Égypte*, ignore ce nom et cet évêché. C'est probablement dans ces parages qu'il faut chercher le *Camp de Chabrias* (Pline, *Hist. nat.*, XIV, 1; Strabon, liv. XVI, 9), qui s'appelait auparavant *Camp des Ioniens* (Hérodote, liv. II, 154), et devint, peut-être, le Camp d'Alexandre (Quinte-Curce, I, iv, c. 7).

C'est après Gerron que Strabon (liv. XVI, 9) mentionne les *Barathra de Péluse* « les gouffres de Péluse », qu'il ne faut pas confondre avec les *Barathra du lac Sirbonis* (Polybe, V, 80). Aux premiers, Strabon donne encore le nom de τέλματα « marais ». C'est la région qui entoure Péluse. Ces deux mots semblent correspondre au terme égyptien  *khatou*. Brugsch pensait que les

[1] Silvestre de Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 612, n° 191. Le texte écrit حصوس سعادة *Khosous-Souâdah*. Suivant de Sacy (p. 328) le mot سواد, *souâd*, signifie « un village, un village ambulant, un campement ». *Khosous* désigne : la canne, le roseau, et par conséquent un lieu où ces plantes poussent. Et *Khosous-Souâdah* est un village où les habitations sont construites en roseaux. Souâdah serait un dernier souvenir de Gerron ou de Skenna.

[2] Voir ce que j'en dis dans *Notes sur l'isthme de Suez*, chap. xi, ΑΦΝΑΪΟΝ, dans *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XVII, p. 116.

[3] *Revue Biblique*, 1897, p. 179, d'après Gams, *Séries épisc.*, p. 461.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

 *khatou àṯhou* étaient les marais de Péluse[1], qu'il rapprochait de l'hébreu פִּי־הַחִרוֹת *Pi-Hakhirôth*. Cette opinion est très discutable, et les rapports entre  *àṯhou* et הַחִרוֹת *hakhirôth* n'ont rien de commun. Du reste, j'ai montré que Pi-Hakhirôth pouvait être dérivé de l'égyptien *Pa-Ha(t) ḫerit* « la maison d'Hathor[2] ». Ailleurs Brugsch suppose que Àṯhou pourrait désigner Bouto[3]. Nous serions ainsi très éloigné de Péluse. Pour ma part, je pense que Àṯhou désigne une région particulière, couverte de roseaux et bordant la Méditerranée. C'était le pays le plus septentrional de l'Égypte, ainsi que le prouvent les *Instructions d'Amenemhât à son fils :* « J'ai envoyé, dit-il, mes messagers à Abou (Éléphantine) et mes courriers descendent à Àṯhou[4] ». Le roi veut dire par cela qu'il envoyait des messagers dans toute la terre d'Égypte, sans exception. Cependant le nom de Àṯhou s'applique dans certains cas à une ville, paraissant correspondre à Νάθω d'Hérodote (liv. II, 165), à *Nésut* de Ptolémée (liv. IV, c. 5) et à *Natkou* des textes assyriens, par l'adjonction de l'article du féminin égyptien *na* au mot Àṯhou. On a pensé que cette localité était dans la partie orientale et nord du Delta, près de Péluse, ou dans le lac Menzaleh. Mais d'autre part les *scalæ* coptes donnent l'égalité suivante : ⲁⲉⲱⲛ-ⲧⲓⲟⲩ, ⲗⲁⲓⲱⲛⲧⲱⲛ = ⲧⲃⲁⲕⲓⲛⲁⲑⲱ[5]. Si, comme on a lieu de le supposer, Léontopolis est représenté par Tell Moqdam, près de Mît Ghamr, sur la branche de Damiette, il faut nécessairement repousser toutes les identifications précédentes, car nous sommes bien éloigné, avec Tell Moqdam, du pays des roseaux. On voit par ces quelques mots que la question est loin d'être résolue[6].

Péluse s'élevait au milieu des marécages. Elle a été célèbre pendant toute l'époque gréco-romaine; elle brille encore, sous le nom de Faramâ, dans les premiers siècles de la domination arabe, et disparaît de l'histoire au XIVe siècle.

Son nom, Πηλούσιον, est dérivé du mot grec Πηλός; il signifie « la boue, la fange » et aussi « l'argile, la glaise, la terre sigillaire et la terre à potier ». Péluse est la traduction du mot égyptien , *sân,* qui comporte

[1] Brugsch, *Dictionn. géogr.*, p. 900, 903.

[2] Jean Clédat, *Notes sur l'isthme de Suez,* dans *Bull. de l'Inst. franç. du Caire,* t. XVI, p. 218. Après moi, M. Gardiner (*Recueil Champollion,* p. 213) s'est posé la même question.

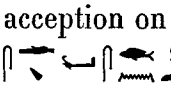
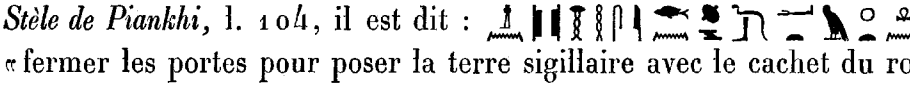
[3] Brugsch, *Dictionn. géogr.*, p. 92; Petrie, *History of Egypt,* vol. III, p. 299.

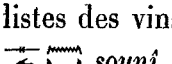
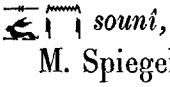
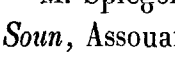
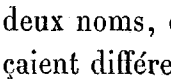
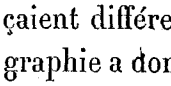
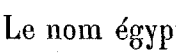
[4] Maspero, *Études égyptiennes,* vol. III, p. 168. Sur cette expression, voir mon étude *Le site d'Avaris, Recueil Champollion,* p. 200.

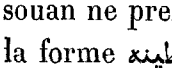
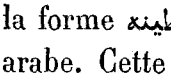
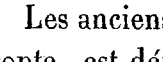
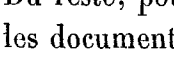
[5] Appert, *Mémoire sur l'Égypte et l'Assyrie,* p. 81; Petrie, *History of Egypt,* vol. III, p. 299.

[6] Amélineau, *Géographie de l'Égypte,* p. 269.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

également le sens de « *lutum* », puis celui de « terre sigillaire ». Dans cette acception on le trouve employé dans un chapitre du *Rituel du culte divin* :  « chapitre de rompre le sceau (la terre sigillaire)[1] ». Dans la *Stèle de Piankhi*, l. 104, il est dit :  « fermer les portes pour poser la terre sigillaire avec le cachet du roi[2] ».

Je pense que le nom égyptien de Péluse, que l'on trouve dans toutes les listes des vins offerts aux morts, écrit : , , ,  *sîn*, et plus tard  *sounî*, *sounou*[3], n'est qu'une variante de  *sân*.

M. Spiegelberg[4] a très justement montré que *Sîn*, Péluse, ne pouvait être *Soun*, Assouan, dans les listes des vins, comme on l'avait pensé avant lui. Ces deux noms, écrits quelquefois d'une façon à peu près semblable, se prononçaient différemment. Le nom d'Assouan s'écrit en égyptien , . Cette graphie a donné les formes : COYAN en copte, סְוֵנֵה *Sevéneh* en hébreu, à ponctuer ainsi : סְוֵנֵה *Souvéneh;* en arabe le nom s'écrit أسوان avec l'*élif* prosthétique. Le nom égyptien de Péluse est toujours écrit  *sîn*, que l'hébreu transcrit très exactement סִין *sîn* ou צִן *tsin*. Enfin je ferai remarquer que le nom d'Assouan ne prend jamais la voyelle  *t*. Par permutation du *sin* en *t*, nous avons la forme طينة *Thineh*, nom donné présentement aux ruines de l'ancienne ville arabe. Cette transformation se rencontre déjà dans la version syriaque de la Bible, qui donne ܛܝܢ *Tîn* au lieu de *Sîn* que donne la version hébraïque.

Les anciens Arabes appelaient Péluse الفرما *El-Faramâ*. Ce mot, emprunté au copte, est dérivé lui-même d'un mot ou composé égyptien encore inconnu. Du reste, pour bien comprendre les faits il est nécessaire d'examiner d'abord les documents coptes, ensuite les propositions des savants modernes.

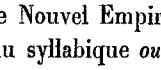
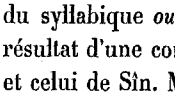
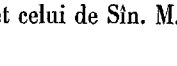
Les *scalæ* coptes donnent les égalités suivantes :

ⲃⲁⲣⲁⲙⲓⲁ = برما

ⲃⲁⲣⲁⲙⲟⲩⲛ = الفرما[5]

[1] MORET, *Rituel du Culte divin*, p. 37.

[2] Je dois cette communication à l'obligeance de M. Moret. Je l'en remercie très sincèrement.

[3] La forme *sîn* est très ancienne. Je n'ai trouvé aucun exemple du nom, écrit avec  avant le Nouvel Empire. Je crois que l'introduction du syllabique *oun* dans le corps du mot est le résultat d'une confusion entre le nom d'Assouan et celui de Sîn. M. Moret croirait à une méprise graphique provenant de la ressemblance graphique en hiératique des signes  et . Tout pesé, je garde jusqu'à nouvel ordre mon opinion.

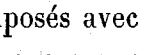
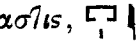
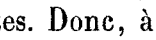
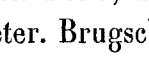
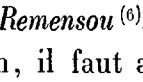
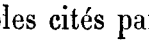
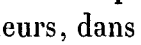
[4] SPIEGELBERG, *Der ägyptische Name von Pelusium*, dans *Zeitschrift für ägyptische*, vol. 49, p. 81.

[5] AMÉLINEAU, *Géographie de l'Égypte*, p. 559; ms. n° 53 de la Bibliothèque nationale; manuscrit de la Bodleian Library, *ibid.*, p. 565.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

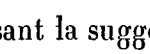
Le manuscrit de la Bodleian Library donne ⲃⲁⲣⲁⲙⲁⲓ. Évidemment il faut lire : ⲃⲁⲣⲁⲙⲓⲁ. Il semblerait que la forme *faramâ* était primitivement *baramâ* avec changement du *b* en *f*.

ⲃⲁⲣⲁⲙⲓⲁ = برما. ⲫⲩⲗⲟⲥⲓⲟⲛ = الفرما. ⲃⲁⲣⲙⲟⲩⲛ = الفرما[1].
Φυλοσιον est une graphie de basse époque pour *Πηλουσιον*.
ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ = الفرما[2].
ⲃⲁⲣⲁⲙⲓⲁ = برما. ⲫⲩⲗⲟⲥⲓⲟⲛ ⲃⲁⲣⲁⲙⲟⲩⲛ = الفرما[3].
ⲡⲏⲗⲟⲩⲥⲓⲟⲩ = ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ = الفرما[4].

D'après ce tableau, il ressort que ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ, ⲃⲁⲣⲙⲟⲩⲛ ou ⲃⲁⲣⲁⲙⲟⲩⲛ sont équivalents, et que l'arabe *faramâ* est une forme dérivée, avec chute de la nasale finale. ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ est vraisemblablement la forme la plus rapprochée de l'égyptien. Chabas[5] avait proposé d'y voir  *per-âmen*. Mais remarquons que les noms composés avec *per* « la demeure », transcrits en grec perdent le *r* pour ne conserver que le *p* suivi d'une voyelle simple ou composée :  Βουβαστις,  Πατουμος,  Παθυρις, etc., sont des preuves évidentes. Donc, à priori, le rapprochement de avec ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ est à rejeter. Brugsch avait proposé d'y reconnaître une localité nommée  *Remensou*[6]. Mais cette hypothèse n'est pas recevable. D'abord, et selon Brugsch, il faut ajouter au nom l'article *p;* ensuite parce qu'il y a la terminaison *sou,* dont on ne retrouve aucune trace dans le copte. Mais ce qui est plus grave, c'est que la forme *Remensou,* donnée par Brugsch lui-même, ne se trouve pas dans son *Dictionnaire de géographie.* Le nom doit être lu *mensou,* ou *mensaou* si le signe  est phonétique. En outre, *Mensâou* représente une localité, ou plutôt un lieu, dépendant d'Héliopolis, comme le montrent les deux exemples cités par Brugsch :  « Chou maître des *Mensâou* supérieurs, dans *Ân* »;  « Tefnout maîtresse des *Mensâou* inférieurs, dans *Ân* (Héliopolis) ». Je ne ferai que signaler

[1] Amélineau, *Géographie de l'Égypte,* n° 53, p. 561.
[2] *Ibid.,* n° 54, p. 562; n° 55, p. 564.
[3] *Ibid.,* ms. Lord Crawford, p. 569.
[4] *Ibid.,* n° 53, p. 572; ms. Lord Crawford, p. 575.
[5] Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e^ dynastie,* p. 139.
[6] Brugsch, *Dictionn. géogr.,* p. 267.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

en passant la suggestion d'Amélineau tendant à reconnaître  *Per-rema* dans ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ[1]. Enfin l'hypothèse de Jacques de Rougé, en rapprochant *Remensou* du nom de la grenade, *roummân* en arabe, est inadmissible, parce que ce fruit est le symbole de la ville de Péluse[2]. Le rapprochement de Champollion avec un mot ⲫⲉⲣⲟⲙⲓ ou ⲡⲉⲣⲟⲙⲓ n'est pas davantage sérieux. C'est un mot qu'il a formé et qu'il décompose comme suit : l'article ⲫ ou ⲡ, la racine verbale ⲉⲣ, *fieri, esse, facere,* et le nom ⲟⲙⲓ, *lutum.* La seule chose à retenir de cette combinaison est le mot ⲟⲙⲓ, qui en copte sert à désigner la boue, les marais et les régions boueuses. ⲟⲙⲓ est donc synonyme de *sîn.* La Bible, version copte, a rendu סִין *sîn* hébreu par ϫⲁⲛⲏ (*Ézéchiel,* chap. xxx, 15) et par ⲥⲟⲩⲁⲛ (*Ézéchiel,* chap. xxx, 16). Évidemment le copte est fautif, comme la version grecque dont il est la traduction. ϫⲁⲛⲏ représente *Tanis,* et ⲥⲟⲩⲁⲛ est la transcription de l'égyptien *soun* servant ordinairement à désigner la ville d'Assouan en Haute-Égypte, et que nous voyons appliquer à Péluse à partir du Moyen Empire. Jamais les traducteurs n'ont employé le mot ⲟⲙⲓ pour désigner Péluse. Nous n'avons, il est vrai, que la version bohaïrique des deux versets d'Ézéchiel. Le P. Vaccari, professeur de l'Institut Biblique pontifical, qui a eu l'extrême obligeance de me donner ces renseignements, m'a fait savoir qu'il n'a pas encore été retrouvé les versets correspondants dans les autres dialectes coptes. En attendant que la question se règle dans un sens ou dans l'autre, il est nécessaire de rejeter la leçon ⲫⲉⲣⲟⲙⲓ.

J'ai dit à plusieurs reprises, dans ces *Notes,* que Péluse était une fondation grecque. Mes recherches dans les ruines de la ville ne démentent nullement cette assertion. M. Sayce, qui en 1887 a exécuté quelques recherches à Péluse, restées inédites, m'écrit que ses observations personnelles sont absolument conformes aux miennes. Cette conviction est pleinement justifiée par les auteurs classiques.

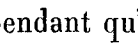
Le géographe grec Scylax (*Périple,* 104), suivi par Denys le Périégète (vers 260) et Eusthate (*Commentaire,* 254, 4), raconte que Péluse avait été fondée

[1] Amélineau, *Géographie de l'Égypte,* p. 318. L'idée première de rapprocher *Pa-rema* avec *Faramâ* appartient à Mariette (*Revue archéologique,* 4e série, III, p. 349). M. Sourdille pense que Faramâ-Peremoun correspond à *Paprémis* d'Hérodote (*Voyage d'Hérodote,* p. 92-93).

[2] J. de Rougé, *Monnaies des nomes,* p. 41.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

par des soldats phthiotes, postés sur la branche orientale du Nil. L'honneur de cette création appartiendrait, d'après Ammien Marcellin (liv. XXII, 15), à Pélée, le père d'Achille. Ces traditions sont d'accord avec le récit d'Hérodote (liv. II, 154), qui rapporte l'installation des Grecs à l'orient de la branche Pélusiaque. De ces différents textes il résulte que les rois du Delta, et particulièrement les princes des provinces orientales, se trouvaient en face d'une vaste invasion grecque, composée de marchands et de soldats grecs du continent européen et asiatique, que Psamétiq Ier sut captiver et utiliser pour affermir sa domination sur l'Égypte. Cette attaque contre l'Égypte, qui eut lieu en même temps par mer et par terre, ressemble étrangement à celle des peuples de la mer de l'époque de Ramsès III, à la différence que cette dernière invasion fut repoussée [1].

La ville de Péluse s'élevait sur la rive droite de la branche orientale du Nil, appelée branche Bubastique ou Pélusiaque. Le nom égyptien n'est pas exactement connu; il semble cependant qu'on le nommait  *Pa-mou-pa-Râ* « l'eau du Soleil (Râ) » [2]; mais cela n'est pas certain. La *Carte de Peutinger* et la *Carte* (en mosaïque) *de Madeba* la placent fautivement sur la rive gauche. C'est la leçon admise par M. Gardiner [3]. Cependant la position de Péluse ne peut être mise en doute, malgré les deux documents anciens que je viens de citer. Ses ruines, bien connues, sont présentement à droite des vestiges du fleuve, dont le cours est marqué par un lit de sable jaune et une laisse de coquillages, tranchant avec la terre noire du marais environnant. Mais une preuve indéniable de cette situation nous est donnée par les documents anciens. Ptolémée, qui était né à Péluse, et qui devait bien connaître les lieux, décrit ainsi la route du littoral dans la région que nous étudions : Τανιτικὸν στόμα, Πηλούσιον στόμα, Πηλούσιον πόλις et Γέρρον ὄριον. Cette position est encore confirmée par le récit des voyageurs et aussi par le récit des diverses conquêtes entreprises contre l'Égypte; par exemple, celle d'Alexandre le Grand, qui après avoir passé Péluse, s'embarque pour remonter le Nil; c'est

[1] Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 30-49.

[2] Brugsch, *Dictionn. géogr.*, p. 439 et 1247; Daressy, dans *Sphinx*, vol. XIV, p. 163, et dans *Annales du Serv. des Antiq.*, t. XI, p. 44.

[3] A. H. Gardiner, *The Delta Residence of the Ramessides*, carte, dans *Journal of Egyptian Archæology*, vol. V, 1918; *Ancient military road between Egypt and Palestine*, carte, dans *ibid.*, 1920.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

également après avoir pris Péluse que le roi Amaury se dirige vers le Caire en remontant la branche du Nil.

J'ai dit que la nouvelle cité, connue sous le nom de Péluse, avait remplacé un vieux village rural, appelé *Sîn,* bâti, comme la plupart des hameaux modernes, de briques crues ou de torchis. Il abritait quelques familles de fellahs s'adonnant à l'agriculture, surtout à la culture de la vigne et du lin. Comme ses congénères, c'était un modeste village qui n'attirait pas l'attention; on n'y voyait aucun monument digne d'intérêt. Sous le nom de Péluse — qu'elle conserva jusqu'à la conquête arabe — elle devient en peu de temps une grande et magnifique ville, commerçante et industrielle, une des premières de l'Égypte. Les Arabes ne cessent, dans leurs récits, de louer sa beauté et ses temples, car elle demeura, après la chute de la domination romaine, pendant plusieurs siècles une ville superbe. Aujourd'hui, de toutes ces splendeurs il ne reste que bien peu de chose (pl. II, fig. 1 et 2, et pl. IV).

Après Alexandrie, Péluse était le plus important des ports égyptiens. Historiquement nous connaissons mieux sa rivale, mais la grande influence exercée par Péluse sur le commerce méditerranéen ne peut être niée. Sa décadence commence après l'invasion arabe, et sa ruine définitive eut lieu en 1150 après un long siège et sa destruction par les troupes d'Amaury. Elle revit aujourd'hui dans Port-Saïd, bâtie par les Français au milieu du siècle dernier. Il est intéressant d'observer que la fondation de ces deux cités est due aux mêmes causes et aux mêmes nécessités économiques et politiques.

Comme Alexandrie, Péluse était une ville privilégiée. Elle avait son autonomie propre et une administration particulière [1]. Sous les Romains, l'Égypte, sans préjudice des nomes, était divisée en plusieurs grandes provinces. L'orient du Delta forme la province *Augustamnique,* subdivisée elle-même en *Augustamnique I,* capitale Péluse, et *Augustamnique II,* capitale Léontopolis. Péluse n'apparaît jamais dans les listes des nomes. Et d'avoir battu monnaie ne prouve pas, comme M. J. de Rougé le prétendait, que Péluse était chef-lieu d'un nome. Semblable à Alexandrie, Péluse, probablement sous les Romains, avait acquis ce droit. Quelques savants admettent également un nome Pélusiaque, correspondant au  des listes égyptiennes. Cette opinion est mal-

[1] A noter que les villes fondées par les Grecs jouirent de leur autonomie municipale et qu'aucune ne devint chef-lieu de nome.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

heureusement contrariée par Pline (*Hist. nat.*, V, 9, 3) et par Ptolémée (*Géographie,* IV, 5), qui dans leurs listes des nomes orientaux ne font aucune mention de Péluse. La province Augustamnique était administrée par un *corrector.* C'était à l'origine un chef militaire, revêtu de l'*imperium* et envoyé par l'empereur. Ce n'est qu'à partir de la réforme de Dioclétien que le *corrector* fut appelé à administrer la province[1]. En cela, il remplissait les fonctions de nomarque. Et c'est à ce titre qu'il apparaît. En effet, nous voyons dans Arrien (liv. III, 5, 3) un certain Polémon, fils de Mégaglès, *phrourarque,* ou chef du castrum, πόλις, de Péluse. Les manuscrits coptes et arabes mentionnent aussi un gouverneur nommé Pompéius[2].

Des raisons politiques nécessitent, sous Ptolémée X, le rétablissement d'une garde égyptienne, sous le commandement d'un chef égyptien Pétésouchos[3]. Plus tard, la *Notitia dignitatum* (édit. Seck, p. 59) signale la présence dans cette ville d'un corps de troupes d'élites romain, l'*Equites Stablesianis Pelusio.*

En quittant Péluse on traversait le bras du fleuve sur un pont de bateaux, ou sur un bac. Jusqu'à Amasis la branche Pélusiaque était réservée aux trafiquants et au commerce étrangers. Mais ce prince, craignant une invasion, ou pour tout autre motif, fait transporter en masse tous les Grecs, et leur donne en échange des terres aux environs de Saïs, à l'occident du Delta. Cette population fonda la ville de Naucratis; elle avait le libre exercice sur la branche Canopique[4].

La prohibition de la branche Pélusiaque ne dura pas longtemps; nous constatons qu'elle est ouverte au commerce étranger avec les premiers Ptolémées, le demeure ensuite jusqu'à son entier ensablement — époque arabe. Elle était la plus importante au temps des Romains[5]. Un bureau douanier, placé à l'embouchure, surveillait l'entrée et la sortie des navires.

On atteignait ensuite *Héracléopolis parva,* dont la position n'a pas été fixée avec certitude. Les savants admettent généralement que cette ville est sur l'emplacement des ruines, modestes, de Tell el-Chérig, au sud de Péluse, sur

[1] Daremberg et Saglio, *Dictionn. des Antiq. grecques et rom.*, au mot *Corrector.*

[2] Zoëga, *Catalogus codicum copticum,* p. 27 et 59.

[3] Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides,* t. IV, p. 8.

[4] Mallet, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte.*

[5] Plutarque, *Vie d'Antoine,* chap. III; Virgile, *Géorgiques,* I, 228.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

la rive orientale de la branche Pélusiaque. Naville suppose au contraire que c'est à Qantarah qu'il faut la chercher[1]; J. de Rougé a pensé, sans préciser, qu'elle n'était pas sur une branche du Nil, mais près du lac Menzaleh[2].

D'après la marche des *Itinéraires*, Qantarah est matériellement impossible. Du reste, nous savons aujourd'hui que Qantarah, qui a remplacé Zarou, devenu Silé à la basse époque, se trouvait, d'après l'*Itinéraire d'Antonin*, sur la route de Péluse à Clysma, par Thaubastum. Je ne crois pas non plus que Tell el-Chérig représente Héracléopolis, bien que ce point, à première vue, paraisse parfaitement en situation. En effet, Tell el-Chérig est sur la rive droite de la branche Pélusiaque, et Ptolémée (liv. IV, c. 5, p. 712 de l'édition Müller-Didot) semble indiquer que telle est la position d'Héraclépolis. Tell el-Chérig se trouvant à mi-chemin entre Péluse et Tanis, conviendrait fort bien au problème. Mais observons encore une fois notre routier romain. Pour la route de Péluse à Memphis (édit. Parthey, p. 72) il donne comme première station, après Péluse, *Daphnæ*. Daphnæ et ses ruines sont bien connues. Les Arabes nomment encore son emplacement sous son ancien nom, à peine déformé, Tell el-Defenneh. Si maintenant on consulte la carte de la région, nous voyons que Daphnæ est située à 7 ou 8 kilomètres au sud de Tell el-Chérig, près de la branche du Nil. Et comme la route longeait la rive du Nil, le voyageur passait nécessairement : 1° à Tell el-Chérig = Héracléopolis, puis 2° à Daphnæ. Ceci posé, il est juste de se demander pourquoi Héracléopolis n'est mentionnée qu'une seule fois, lorsque les deux routes avaient un tracé unique, si l'on admet l'hypothèse Tell el-Chérig = Héracléopolis. Évidemment l'identification est impossible et la solution du problème est ailleurs.

Je pense, depuis déjà longtemps, qu'Héracléopolis est à chercher dans les ruines de Tennîs, dont les derniers restes, car la plus grande partie de cette ville est immergée, forment une île dans le lac Menzaleh, à quelques kilomètres au sud de Port-Saïd[3]. Mais avant de développer ma pensée et les motifs qui me portent à croire que Tennîs était l'ancienne Héracléopolis, je dois avant tout donner quelques explications géographiques sur cette localité.

[1] Naville, *Mendès*, dans XI[e] Mémoire de l'*Egypt Exploration Fund*, p. 3, 16.

[2] J. de Rougé, *Géographie de la Basse-Égypte*, p. 97.

[3] Maqrîzî (trad. Bouriant, p. 40) dit que Tennîs était le point septentrional de l'Égypte.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Nous savons qu'Héracléopolis était la capitale du nome *Séthroïte*[1]. Selon Ptolémée (liv. IV, c. 5), ce nome était situé : Ἀπ' ἀνατολῶν δὲ τοῦ Βουβαστικοῦ ποταμοῦ « à l'orient de la branche Bubastite ». Et Hérodote (liv. II, 17) assurant que la branche orientale du Nil était la Pélusiaque, on a conclu de ce fait que les branches Pélusiaque et Bubastique étaient identiques. Mais d'autre part, Strabon (liv. XVII, 12) dit que le nome Séthroïte ou Héracléopolite était une des dix préfectures du Delta. Pour Strabon, comme du reste pour tous les auteurs anciens, le Delta est le pays compris entre les deux bras extrêmes du Nil : la branche Canopique, à l'ouest, et la branche Pélusiaque (?), à l'est. A l'extérieur, les provinces de Libye et d'Arabie étaient organisées en deux territoires distincts et indépendants.

Les bornes de ces provinces, comme la puissance des gouverneurs, étaient presque sans limites. Elles suivaient les fluctuations politiques de la frontière; et la province, comme du reste le pouvoir du gouverneur, s'étendait sur tout le territoire soumis directement ou indirectement à l'influence égyptienne. D'après cela, on se rend compte de l'importance de ces gouverneurs généralement choisis, sous les dynasties égyptiennes, parmi les membres de la famille royale. Comme exemple je citerai la famille des Ramessides, qui devait, à la suite du gouvernorat du *Khent-âbet*, prendre possession du trône d'Égypte.

Pour en revenir à notre sujet, je pense que Strabon, comme Ptolémée, ont tous les deux raison. Le nome Séthroïte était à cheval sur la branche Pélusiaque, comme du reste l'ancien nome Khent-âbet avant son partage. Le Séthroïte, subdivision de Khent-âbet, avait pour limite à l'ouest, la branche Tanitique[2]. Tanis et Héracléopolis étaient deux villes appartenant au vieux nome

[1] Σεθροΐτης νομὸς καὶ μητρόπολις Ἡρακλέους μικρὰ πόλις (Ptolémée, liv. IV, 5). La liste des évêchés donne l'égalité suivante : ⲏⲣⲁⲕⲗⲉⲟⲛ = ⲧⲏⲛⲓ ⲉϩⲛⲉⲥ = مدينة اهناس. D'autres documents indiquent *Séthron* comme capitale du nome Séthroïte. Il résulte de cela que Héracléopolis = Ḥenès = Séthron. Mais à la basse époque on trouve dans la mosaïque de Madeba *Tennesos* à côté de *Séthroïs*. C'est une faute que d'autres faits analogues de la carte expliquent. Son auteur a puisé ses renseignements à une source également erronée. Dans la liste des évêchés donnée par Gelzer (*Byzantinische Zeitschrift*, II, p. 25) on lit : Séthron, Tanis, Tinnesos. J'ai montré ailleurs que ce document contenait d'autres erreurs, notamment pour Gerron.

[2] Le général Andréossi, qui a fait une étude particulière sur les branches orientales du Nil, et aussi sur le lac Menzaleh, laisse un doute sur le trajet de la branche Tanitique et sur la position de l'île de Tennis. C'est ainsi que dans son *Mémoire sur le lac Menzaleh* (dans Denon,

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Khent-âbet avant d'être promues au rang de préfecture de nome. Mais il faut dire que toutes ces questions de géographie ancienne sont très obscures, et qu'il est par conséquent nécessaire de ne pas trop s'aventurer dans le détail. L'affaissement des terres du littoral, auquel on doit le lac Menzaleh, a complètement changé la physionomie de cette région littorale. Et malgré cela on l'étudie toujours comme s'il n'y avait eu aucun cataclysme, à moins de dire, comme certains savants l'ont fait, lorsqu'ils ne pouvaient identifier certaines localités, qu'elles avaient disparu dans les eaux du lac[1]. C'est un système très

Voyage dans la Basse et la Haute-Égypte, Londres 1807) le savant dit : « Ce que je n'ai pu exécuter pour la branche Mendésienne, je crois l'avoir fait pour la branche Tanitique, dont la bouche est celle d'Omm-Faredje. En allant de cette bouche à Samnâh (c'est-à-dire en remontant le fleuve), on passe *à droite* des îles de Tounah et de Tennys, et l'on pénètre dans le canal de Mo'éz. » Plus loin, à la page suivante, Andréossi se contredit : « Tous ces indices étaient plus que suffisants pour me faire soupçonner que le canal de Mo'éz n'est autre chose qu'une partie de la branche Tanitique qui se prolongeait (en descendant la branche) jusqu'à la bouche d'Omm-Faredje, et qui avait sur sa *rive droite* les villes de Samnâh, de Toûnah et de Tennys. » Il y a évidemment une faute dans ces deux récits. Lequel est le bon? J'opte pour le deuxième, si l'on admet l'hypothèse que Tennîs = Héracléopolis. Car si cette identification est juste, comme je le crois, la route littorale longeait la rive droite de la branche Tanitique, pour aller à Tanis, qui était elle-même située sur la rive droite du fleuve. Sans cela on aurait été obligé à Héracléopolis de traverser le fleuve pour atteindre la ville, puis de le repasser, ou revenir en arrière, pour arriver à Tanis. Ce qui serait parfaitement ridicule.

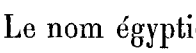
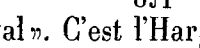
[1] Masoudi (Barbier de Meynard, II, p. 374) rapporte à ce sujet que le lac de Tennîs s'est formé en 251 de l'ère de Dioclétien; que la mer avait englouti les villages qui étaient dans la plaine, et que seuls les bourgs élevés furent préservés. Ce sens de « élevé » ne veut pas dire un lieu situé sur une hauteur. En Égypte, toutes les villes ou villages bâtis dans la plaine, pour se mettre à l'abri des inondations du Nil, sont élevés sur un tertre factice. Ce tertre arrive à atteindre souvent plusieurs mètres de hauteur, à la suite des rejets de maisons ou des démolitions des habitations qu'on ne se donne pas la peine d'enlever en Égypte. On reconstruit au-dessus, en aplanissant à peine le sol. Les temples étaient à l'abri de cette montée. Aussi leur emplacement dans les sites antiques est-il facilement reconnaissable. D'après ce principe, il est clair que dans les villes immergées du Delta, la place occupée par les temples est généralement sous l'eau; il ne reste plus à la surface que les parties de la ville habitées par les citadins. A Péluse, par exemple, j'ai trouvé des traces de murs et des débris architecturaux à plus d'un mètre au-dessous du niveau du sol. A l'est du Qasr, où quelques colonnes jonchent le sol, j'ai retrouvé les débris d'un théâtre romain; le parterre se trouvait à 0 m. 50 environ au-dessous de la surface de la terre. Il en est de même à Thaubastum (Djebel Maryam), où il ne reste que quelques vestiges d'un bain et des maisons d'habitation; à Bir Gismel, près de Suez, les vieux murs romains ou byzantins sont au-dessous du niveau du sol actuel. J'ai montré que dans cette région il y avait eu aussi, comme dans la partie nord du Delta, affaissements des terres molles.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

avantageux, car s'il ne nous apprend rien, il a du moins la qualité de résoudre sans discussion un problème géographique parfois embarrassant.

A la suite de l'évolution des terres du Delta septentrional, que j'ai étudié dans un précédent chapitre [1], les champs et les routes disparurent; les parties hautes des villes et des villages se tinrent à l'abri de l'inondation; par suite, les communications et les rapports commerciaux se modifièrent sensiblement. Et c'est ainsi que la grande voie côtière, qui allait en suivant le littoral jusqu'à Héracléopolis, s'arrête au commencement de l'ère arabe à Péluse; bientôt après, Péluse elle-même devient inaccessible. C'est alors que «les Chemins d'Horus» reprennent leur rang.

Le nom d'Héracléopolis désignait autrefois deux villes d'Égypte : l'une, surnommée *Magna* «la Grande», était située dans la Haute-Égypte, à l'entrée du Fayoum, sur l'emplacement du village moderne de *Aḥnâs;* l'autre, appelée *Parva* «la Petite», était en Basse-Égypte : c'est celle dont nous nous occupons ici. En égyptien elles portaient le même nom, et les textes omettent souvent de les distinguer entre elles par la mention ordinaire *nord* et *sud.* Cette absence d'indication n'est pas pour faciliter l'étude de ces deux villes.

Les transformations successives du nom de l'Héracléopolis de Haute-Égypte, que nous connaissons bien, nous aideront à reconnaître celle de Basse-Égypte. Le nom égyptien est ,  *Ḥenensou(ten)* «l'Enfant royal». C'est l'Harpocrate, l'Horus guerrier, adoré dans les deux nomes, sous la forme d'un dieu à tête de bélier. C'est à cause de son caractère belliqueux que les Grecs l'assimilèrent à leur dieu *Héraclès* et appelèrent la ville *Héracléopolis.* Sur les monnaies de ces nomes Hercule est figuré en costume guerrier, à tête humaine ou à tête de faucon [2]. En copte le nom égyptien a donné les formes ⲁⲛⲏⲥ et ⲉⲁⲛⲏⲥ, d'où descend l'arabe اهناس *Aḥnâs.*

Tandis qu'en Haute-Égypte *Ḥenensou* conserve dans ses transformations l'aspirée, en Basse-Égypte cette lettre forte tend à s'adoucir, au point de presque

[1] *Notes sur l'isthme de Suez,* dans *Bull. de l'Inst. franç. du Caire,* t. XXI, p. 64-66.

[2] J. de Rougé, *Les monnaies des nomes,* p. 28 et 42-44. Dans la région, à Tell el-Ḥer, Péluse, Mahemdieh, j'ai recueilli dans mes fouilles un grand nombre de terres cuites représentant le dieu Bès, guerrier ou enfant, dans la position et les fonctions d'Harpocrate. L'une d'elles représente un Horus enfant, vêtu simplement d'un manteau flottant. Il est monté sur un cheval foulant de ses pieds de devant un personnage accroupi à la mode égyptienne. C'est un nouveau type de saint Georges à cheval.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

disparaître; de cet affaiblissement sont nées les formes coptes ⲁⲟⲛⲛⲉⲥ ou ⲁⲑⲉⲛⲛⲏⲥⲓ, avec l'esprit sur l'ⲁ, puis, par la chute de la voyelle initiale, ⲟⲉⲛⲛⲉⲥⲓ, et enfin la forme grécisante ⲟⲉⲛⲛⲉⲥⲟⲥ, ce qui a fait supposer à Silvestre de Sacy que le mot vient de *νῆσος* «île», ou *νησὶς* «petite île», avec l'article du féminin : ⲧⲛⲏⲥⲟⲥ[1]. Ebers, au contraire, croyait que le nom était égyptien et venait du composé *Ta-n-Isi* «la ville d'Isis»[2], ce qui n'est pas admissible, ainsi qu'on l'a vu précédemment. L'arabe تنيس *Tennîs* transcrit le copte régulièrement. Enfin Hérodote (liv. II, 137) a rendu l'égyptien par *Ἀνυσις*, preuve qu'à son époque l'aspirée avait déjà évolué[3].

La question toponymique débrouillée, il est bon de revenir à l'*Itinéraire d'Antonin*. Le routier romain fixe à 22 milles la distance de Péluse à Héracléopolis et celle d'Héracléopolis à Tanis. Or, cette distance est précisément la même que celle des ruines de Péluse à Tennîs et de Tennîs à *Saneh* (ancienne Tanis), soit environ 30 à 32 kilomètres, correspondant assez exactement aux 22 milles du routier. Le routier étant conforme à l'état des lieux, c'est donc une nouvelle preuve de l'égalité *Héracléopolis* = *Tennîs*.

La ville d'Héracléopolis, ou plutôt de Ḥenensou, était une très vieille cité égyptienne. Pendant la domination grecque et romaine, elle est supplantée, avec Zarou, par Péluse; mais tandis que Zarou achève lentement de mourir, Tennîs, sous les Arabes, jouit encore d'un nouvel éclat. Elle ne disparaît de l'histoire qu'en 1227, un siècle plus tard que Péluse[4], probablement à cause de l'obstruction de la branche du Nil, qui ne permettait plus aux navires d'arriver jusqu'au port.

Je présume que celui-ci était non loin de la mer, à peu près dans la même situation que Péluse, c'est-à-dire sur la branche Tanitique. Elle se déversait dans la Méditerranée par la bouche de Gémileh, la plus près de Tennîs. Celle d'Oumm Faredj, proposée par Andréossi, me paraît trop éloignée de la ville, à moins qu'on ne suppose un déplacement vers l'est de la bouche, ce qui est

[1] Silvestre de Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 160.

[2] Ebers, *L'Égypte*, trad. Maspero, p. 125. Cependant Grenfell et Hunt ont trouvé sur un papyrus grec la mention d'un temple dédié à la déesse Isis (*Oxyrhynchus Papyri*, vol. XI, n° 1380, l. 55-57), surnommée «la Puissante» (Collard, dans *Revue égyptologique*, N.S., vol. I, p. 92).

[3] Pour l'historique des valeurs de 𓋴 et 𓊪, voir Maspero, *Introduction à l'étude de la phonétique*, dans *Recueil de travaux*, vol. 37, p. 186. Isaïe (xxx, 4) donne la transcription חָנֵס *Hanes*, où l'on trouve le copte ⲁⲛⲏⲥ.

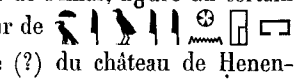
[4] Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 519 et 626.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

possible, si l'on tient compte de l'aspect des lieux. Mais je reconnais que l'hypothèse de la bouche de Gémileh n'est pas sans critique : cette bouche à l'est de Tennîs conviendrait mieux au passage de la branche Mendésienne, car, en jetant les yeux sur la carte, nous observons que les rivières du Delta oriental ont tendance à couler de l'ouest à l'est. Enfin il serait utile, pour résoudre ce problème, de procéder à une étude sérieuse du fond du lac Menzaleh et de reprendre les travaux de sondage commencés par Andréossi. On retrouverait certainement, comme on le voit encore pour la branche Pélusiaque, les laisses marines traversant les terres alluviales. Cette recherche serait d'un grand intérêt pour l'étude géographique du Delta dans l'antiquité.

Héracléopolis était à la fois une ville commerciale, industrielle, un port et une place forte[1]. Maqrîzî dit de Tennîs : « Elle était une grande ville dans laquelle se trouvaient un grand nombre de monuments des Anciens; les habitants en étaient riches et opulents[2] ». Un peu plus loin l'historien ajoute : « Tennis était une des villes les plus considérables de l'Égypte[3] ». Et Denys de Tell el-Maharé, qui visita les lieux vers le milieu du IXe siècle, estimait la population chrétienne de la ville à 30.000 âmes[4].

Aujourd'hui les seuls restes de l'ancienne cité, qui émergent au-dessus des eaux du lac Menzaleh, sont insignifiants et n'offrent aucun intérêt; à différentes époques ces ruines ont été, et le sont encore, saccagées et exploitées comme carrière. A la surface du sol on trouve encore quelques monnaies ou médailles très oxydées et tellement dégradées par leur long séjour dans ce terrain marécageux, que les légendes ont complètement disparu. Déjà, les membres de l'Expédition avaient remarqué que les gens de Damiette allaient chercher dans ces ruines des motifs d'architecture, sculptés ou couverts d'inscriptions, des colonnes, des chapiteaux, pour orner leurs demeures[5]. Plus

[1] Dans le roman de *L'Emprise de la cuirasse*, parmi les partisans de Pimaï, figure un certain *Ankh-Hor*, seigneur de  « l'île (?) du château de Ḥenensou ». La *stèle de Naples*, de l'époque de Darius Ier, mentionne le retour de la flotte égyptienne dans le port de Ḥenensou.

[2] Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 519 et 626.

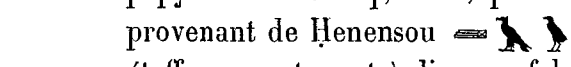
[3] Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 507.

[4] *Bibliothèque des Arabisants français, Silvestre de Sacy*, t. I, p. 255.

[5] A l'époque de l'Expédition française on voyait encore les traces d'un mur d'enceinte, d'une vaste construction rectangulaire, que la Carte désigne sous le nom de *Château*, peut-être la citadelle, et d'une construction carrée, appelée *Fort*.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

tard, au moment du percement du canal de Suez, les entrepreneurs y vinrent chercher des matériaux pour la construction de Port-Saïd. Aujourd'hui encore on y vient chercher la brique cuite pour la fabrication de la *homrah,* mélange de brique pilée, de chaux et de sable formant un ciment très apprécié en Égypte dans la construction.

La principale industrie de Tennîs était la fabrication des tissus; aussi, au rapport de Maqrîzî, le plus grand nombre des habitants étaient tisserands. Avec les fabriques de Damiette, Tennîs jouissait dans cette industrie d'une renommée mondiale. Une grande partie était exportée en Perse; quelquefois même ses ateliers avaient eu l'honneur de fabriquer le voile de la Kaabah. « Sous le rapport de la teinture, rien n'égale les étoffes de Tennîs, et elles sont tellement belles et précieuses, qu'un seul manteau, lorsqu'il est broché en or, vaut quelquefois mille dinars, et sans or, cent ou deux cents environ. La matière principale de ces étoffes est le lin [1]. » C'est encore dans ses ateliers que se tissait une robe spéciale pour le calife, nommée *el-Badnah,* où la trame et la chaîne seulement étaient de lin, et le reste de l'étoffe de fil d'or [2]. Le papyrus de Boulaq, n° 3, pl. IV, l. 21, mentionne une toile ou une étoffe provenant de Ḥenensou , à côté d'autres étoffes appartenant à diverses fabriques du Delta oriental; ce sont les ateliers de *Pa-souten, Kem-ka,* de la *demeure de la Vallée du Tahen* et de *Pa-Ḥor-merti.*

Enfin, d'après une tradition rapportée encore par Maqrîzî [3], la ville de Tennîs — avant l'inondation du pays — « était entourée de cultures, de plantations d'arbres et de vignes, de villages, de pressoirs à vin et d'un territoire plus prospère qu'aucun autre ». Puis ailleurs on lit ceci : « Tennis était une terre qui n'avait pas sa pareille en Égypte; le climat y est tempéré, le sol excellent, les jardins, les palmiers, les vignes, les arbres, les champs y abondaient, des canaux y arrosaient les terres hautes, et personne n'avait vu de pays plus beau que cette contrée, ni où les jardins et les vignes fussent aussi continus; et, en Égypte, il n'y avait aucun canton qui lui ressemblât, excepté le Fayoum ».

Malheureusement nous n'avons rien à ajouter à ce pittoresque et brillant tableau. De nouveaux textes, et peut-être de nouvelles découvertes archéologiques, feront mieux connaître cette plantureuse province, aujourd'hui

[1] Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 507, 508, 517, 518; Edrisi, trad. Jaubert, p. 320.

[2] Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 507.

[3] Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 504, 505.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

couverte par l'eau de la mer et par des marais salins inabordables, dont le souvenir de richesse et de luxe était resté, longtemps après sa disparition, si vivace dans l'esprit des hommes d'Égypte.

En quittant Héracléopolis, la route, au lieu de continuer à longer la côte, se dirigeait vers le sud, en suivant la branche Tanitique; on atteignait *Tanis*, représentée aujourd'hui par un petit village de pêcheurs, Saneh, et par les ruines de l'ancienne ville. Ces vestiges sont certainement les plus considérables du Delta.

C'est à Mariette que revient l'honneur des premières fouilles scientifiques exécutées dans ce lieu. Plus tard, de nouvelles recherches, moins fructueuses, furent entreprises par l'archéologue anglais Flinders Petrie. Enfin le Musée du Caire a fait ramener, en 1904, les principaux monuments abandonnés sur les lieux. Les monuments découverts vont de la VI^e^ à la XXIII^e^ dynastie. Les plus intéressants appartiennent à la XII^e^ dynastie [1]; on les considérait autrefois comme des produits de l'art des Pasteurs, à cause du caractère spécial de ces monuments et du nom gravé sur quelques-uns d'entre eux. Cette faute initiale entraîna des fautes d'ordre géographique et historique. Tout d'abord, Tanis a acquis une notoriété qu'elle n'a probablement jamais eue. Elle a été la capitale du XIV^e^ nome, la capitale des Hyksôs, Avaris; on l'a identifiée avec Pa-Ramsès; et enfin, en dernier lieu, elle est devenue un centre artistique. Je dois dire que toutes ces hypothèses ont été vivement combattues, et que toutes sont aujourd'hui abandonnées. Néanmoins il reste encore des traces nombreuses de toutes ces erreurs, et Tanis projette toujours un éclat qu'elle ne mérite certainement pas. Elle a eu cependant une période glorieuse, sous les XXI^e^ et XXIII^e^ dynasties principalement. Cette question est trop complexe, et aussi trop en dehors de mon sujet, pour être étudiée ici. Je me propose de la reprendre ailleurs, et de ne dire à présent que l'essentiel.

Dans la Bible, le nom de Tanis, *Zanî* dans la version copte, joue un certain rôle; mais le nom n'apparaît que dans les textes d'époque tardive. Et même il semble que dans certains passages il y ait confusion avec la ville de Zarou, à cause de l'analogie des noms et par la situation de ces deux villes dans le nome du Khent-âbet. Zarou, ou mieux la province du Khent-âbet, avait été

[1] C'est l'opinion la plus vraisemblable. M. Capart a proposé de voir dans ces statues des rois des dynasties thinites. Cette hypothèse ne paraît pas avoir convaincu les savants.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de tout temps le centre d'attraction des populations asiatiques, y compris les Hébreux. Mais à l'époque où la Bible fut rédigée, la situation du Delta oriental était la suivante : Zarou était en pleine décadence, Péluse apparaissait sur la scène du monde et Tanis était dans toute sa gloire et sa force (VIII^e-VII^e siècles). C'est à quoi fait allusion le prophète Isaïe (chap. XIX, vers. 11 et 13), qui vivait pendant ces époques de schisme de l'Égypte : « Les princes de Tanis sont devenus insensés »; et encore ce passage (chap. XXX, vers. 4) : « Vos princes ont été jusqu'à Tanis, et vos ambassadeurs jusqu'à Hanès[1] ». Il est évident qu'à cette date la situation politique du Khent-âbet est entièrement changée. Or, il n'est plus question de Zarou[2]; tous les regards sont tournés vers Tanis[3], non pas parce qu'elle est devenue chef-lieu de province, mais parce qu'elle était le lieu d'origine et présentement la résidence des souverains de l'Égypte. Et c'est pendant cette période de perturbation et de révolution sociale, qui commence à la fin de la XX^e dynastie et finit avec la dynastie macédonienne, que l'on remarque de nombreuses transformations d'ordre géographique, dont nous possédons de multiples exemples et qu'il est parfois très difficile d'en suivre le développement. Tanis appartient justement à ce groupe de villes. Il y a même des cas où certains faits historiques, appartenant à une ville connue, ont passé, on ne sait ni pourquoi, ni comment, au compte d'une autre ville. Ce phénomène s'observe notamment entre Zarou et Tanis, Zarou et Péluse, Zarou et Rhinocorura, Tanis et Péluse, Ḥenensou et Péluse. Comme exemple de ce méli-mélo je mentionnerai le châtiment des *nez coupés*, dont l'origine appartient, on le sait par un document authentique, à Zarou. Plus tard, sous une forme quelque peu légendaire, il est attribué à Rhinocorura, à Péluse et même à Memphis. Des erreurs semblables se remarquent pour les deux Héracléopolis; mais celles-ci sont souvent récentes, et proviennent surtout de la parfaite identité des noms et de l'obscurité des

[1] Ce Hanès n'est pas, comme on le suppose, Ḥenensou de Haute-Égypte, mais Ḥenensou de Basse-Égypte dont j'ai parlé ci-dessus.

[2] Cependant voir le roman de l'*Emprise de la cuirasse* et la liste des rois d'Égypte soumis par Sardanapale. Les deux documents mentionnant le roi de Zarou, Pédoubastis, et le roi de Pasopd, Pakrour, permettent de supposer qu'ils sont de la même époque. Ce rapprochement, je crois, n'a pas encore été fait.

[3] Je suis d'accord sur ce point avec M. Daressy (*L'art tanite*, dans *Annales du Serv. des Antiq.*, t. XVII, 1917, p. 166); pour la date de décadence de Zarou, je la crois antérieure de plusieurs siècles aux Ptolémées, époque fixée par M. Daressy.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

textes, qui oublient fréquemment de nous dire si l'auteur parle de la ville du sud, Héracléopolis magna, *Ḥenensou resit* (le sud), ou bien de Héracléopolis parva, *Ḥenensou meḥit* (le nord). Seule une revision complète et attentive des textes pourra trancher de semblables problèmes.

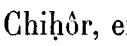
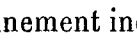
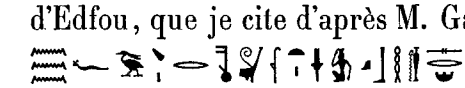
Tanis,  *Zân* en égyptien, ϫⲁⲛⲓ en copte, צֹעַן *Tsôan* en hébreu, Ταν*έ*ως en grec et صان *Sân* en arabe, était la capitale, d'après les écrivains classiques, du nome Ταν*ί*της. Le nome *Tanitique* a été formé vraisemblablement sous Ptolémée Ier Soter, avec les nomes Séthroïte et Arabia; il est une division du nome ancien  *Khent-âbet*[1]. Comme on l'a déjà remarqué, le nome Tanitique n'apparaît jamais dans les listes égyptiennes, même postérieures aux nouvelles divisions territoriales de l'Égypte. Il semble que la vieille Égypte sacerdotale ait répugné à accepter les changements introduits par les nouveaux maîtres de l'Égypte. Aussi rien n'est plus inexact, et cependant l'on continue à le faire, de rapprocher entre elles les divisions égyptiennes et les divisions grecques. C'est ainsi, par exemple, que le nome Khent-âbet est appelé *Tanite,* que le nome de  devint un nome *Pélusiaque,* et que le nome de  serait le nome *Arabia* dont la capitale était *Phacousa.* On pourrait allonger la liste de ces invraisemblances géographiques.

Le pays qui entourait Tanis se nommait  «les Champs de Zân», traduit par les Septante : π*ε*δ*ί*ον Ταν*έ*ως. Les Champs de Zân, dans un texte d'Edfou, sont en relation avec les champs d'Horus de Zarou :  «le nome Khent-âbet, (chef-lieu) Zarou, l'étang de *Ḥor-che,* le territoire du *Bennou, les champs marécageux de Zân,* la ville de *Mesen*[2]». Sous une forme très abrégée, ce document nous donne les

[1] M. J. de Rougé (*Monnaies des nomes*, p. 42, 43, 47) avait déjà fait cette remarque. Mais je ne puis souscrire à l'identité du nome Léontopolite avec une portion du Khent-âbet; je crois aussi que le nome Arabia n'est pas le XXe nome, *Sopdou,* des listes égyptiennes, mais qu'il est une division du Khent-âbet (*ibid.*, p. 39). M. Griffith (dans Petrie, *Nebesheh and Defenneh*, p. 46, 107) assigne au nome Khent-âbet les limites suivantes : au sud-ouest la frontière serait entre Tell-Defenneh et El-Menâgi; à l'ouest, la branche Pélusiaque. Je pense que la frontière allait plus au sud, et à l'ouest elle atteignait la branche Tanitique. C'est ce qui résulte de l'étude des documents.

[2] Dümichen, *Geographische Inschriften,* pl. 62. A la planche 64 du même ouvrage on lit :  «*Pahor* (pour *Che-Ḥor*) au milieu du territoire du Bennou». Ailleurs j'ai montré que Pahor et Chiḥôr désignaient la ville de Zarou aussi bien qu'un territoire.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

principales divisions territoriales du Khent-âbet. Je pense que *Ḥor-che* désigne les champs entourant le Chiḥôr, expression analogue à  [1] ou  [2]. D'après ce texte, certainement incomplet, on suppose que le nome Khent-âbet était divisé en deux parties, séparées par la branche Pélusiaque, dont l'une aurait formé, à l'est, le nome Arabia, à l'ouest, le nome Tanite. Il faudrait connaître le nom particulier des terres du nome Séthroïte, qui bordait la mer Méditerranée, et que le texte ne donne pas. Mais il est possible que ces seules divisions territoriales s'entendaient pour tout le Khent-âbet. Un texte d'Edfou, que je cite d'après M. Gardiner [3], semble trancher la question :  « il (le Nil) arrose le territoire du *Bennou* (Phénix) à la saison de l'année; il répand son eau fraîche dans les champs marécageux de Zân ». Si le texte précédent peut donner lieu à diverses interprétations, il n'en est pas de même de celui-ci, dont le sens est parfaitement clair. Le fleuve dont il s'agit est la branche Pélusiaque; il traversait deux régions, dont l'une se nomme « le *Bennou* » et l'autre « Champs de *Zân* », toutes les deux appartenant au Khent-âbet. D'après cela, on peut supposer que l'un se trouvait à droite et l'autre à gauche de la branche Pélusiaque; et comme nous savons que les « Champs de Zân » étaient à gauche, le « Bennou » se trouvait forcément à droite. Ce sont bien ces deux divisions territoriales que le texte d'Edfou indique.

L'histoire de Tanis est encore mal connue. On a supposé qu'elle était très ancienne et remontait à l'Ancien Empire. Le fait d'avoir trouvé un bloc de pierre, l'unique, au nom du roi Pépî Ier n'est pas une preuve absolue. L'inscription pourrait avoir été apportée d'un autre lieu, et amenée à Tanis avec d'autres monuments, comme l'a montré très justement M. Daressy en parlant des statues de la XIIe dynastie, précédemment dénommée Hyksôs [4]. J'ai montré que la célèbre stèle de l'an 400 [5] vient de Zarou, et je pense qu'il en a été de même pour les monuments appartenant à la XIXe dynastie. Tanis

[1] Lacau, *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire*, nos 28036, p. 105; 28083, p. 180; 28088, p. 16.

[2] *Papyrus Anastasi III*, pl. II, l. 9; Rochemonteix-Chassinat, *Le Temple d'Edfou*, vol. I, p. 384; etc.

[3] A. H. Gardiner, *The Delta Residence of the Ramessides*, dans *Journal of Egyptian Archæology*, vol. V, 1918, p. 247.

[4] Voir l'article précité de M. Daressy, *L'art tanite*, dans *Annales du Serv. des Antiq.*, t. XVII, 1917.

[5] *Le site d'Avaris*, dans *Recueil Champollion*, p. 190.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ne rentre virtuellement dans l'histoire qu'à partir de la XXI[e] dynastie, alors que l'Égypte était gouvernée par des princes d'origine tanite. Je ne veux pas dire, pour cela, que Tanis ne date que de cette époque. Sa vaste enceinte, 305 mètres de long et 215 de large, dans laquelle a été construit un grand temple, est certainement beaucoup plus ancienne; elle paraît avoir été édifiée pour servir d'abri à des soldats. C'était un camp. La construction de ses murs est la même que celle de l'enceinte de Tell el-Maskhoutah, 350 mètres sur 200 mètres. Ces deux constructions militaires, avec Saïs et Péluse, les plus vastes du Delta[1], ont-elles la même origine et le même architecte? C'est possible. Dans tous les cas elles sont antérieures à la XIX[e] dynastie. A Maskhoutah j'ai fait quelques sondages dans les murs de fondations, et nulle part je n'ai trouvé de briques estampillées; cependant dans les déblais j'ai retrouvé deux briques, très frustes, paraissant appartenir à la XIX[e] dynastie.

Tanis, après la fin des dynasties égyptiennes, ne joue qu'un rôle secondaire. Mais elle est encore assez forte pour être à l'époque chrétienne le siège d'un évêché.

A Tanis le voyageur traversait la deuxième branche du fleuve, appelée Tanitique; de là il se dirigeait directement vers l'ouest, en passant par le sud des lacs. Il atteignait d'abord *Themuis* (Tell el-Tmaï), puis *Cyno, Taba, Andro, Nithine, Hermoupoli* (Damanhour), *Chereu,* avant d'arriver à Alexandrie.

Je n'ai pas à m'occuper de cette partie de la route; mais on peut se demander, avec raison, si cette section, traversant le Delta, coupée par les bras du Nil et d'innombrables canaux, était très fréquentée par les commerçants. Certains indices permettent de croire que les marchandises à Péluse étaient chargées sur des barques, remontaient la branche Pélusiaque, puis celle de Damiette jusqu'au nord du Caire, redescendaient la branche de Rosette et arrivaient ainsi à Alexandrie par un canal qui prenait sa source sur cette branche à *Shédia.* D'autres fois, les marchandises venues d'Orient étaient embarquées à Rhinocorura ou à Péluse, et de là dirigées par mer sur Alexandrie, ou tout autre port du bassin méditerranéen.

[1] L'enceinte de Saïs est de 558 mètres et de 439 mètres; celle de Péluse, qui mesure 400 mètres de longueur et 200 de large, est en partie construite en briques cuites; les briques crues sont de petits modules.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

LISTES DES PRINCIPAUX ITINÉRAIRES DE LA ROUTE LITTORALE, D'APRÈS LES AUTEURS CLASSIQUES ET ARABES.

1° *Itinéraire d'Antonin,* édit. Parthey, p. 69.

Gaza.		Pentascino.....	XX
Raphiah.....	XXII	Péluse.....	XX
Rhinocorura.....	XXII	Heracleus.....	XXII
Ostracine.....	XXIII	Tanis.....	XXII
Cassio.....	XXVI		

2° *Table de Peutinger.*

Ascalon.		Gerra.....	XXIII
Rhinocorura..	XVI (*sic*)	Péluse.....	VIII
Ostracine....	XXIII	Phacous.....	XXXVI
Cassio.....	pas d'indication de distance.		

A partir de Péluse la route se dirige vers Babylone et Memphis, par la ville de *Phacous,* aujourd'hui Faqous, à 60 kilomètres environ au sud-ouest de Péluse, à la limite du désert. Le passage par la côte était alors interrompu.

3° *Carte de Madeba,* brisée à l'ouest de Péluse.

Rhinokoroura.	A[phnaeum].
Ostracine.	Péluse.
Kasin.	Tennîs.
Pentaschenon.	

Au sujet d'*Aphnaeum,* voir mon étude *Notes sur l'isthme de Suez,* chap. XI, dans *Bull. de l'Inst. franç. du Caire,* t. XVII, p. 116.

4° Strabon, *Géographie,* liv. XVI.

Gaza.	Kasios.
Raphia.	Gerrha.
Rhinocolura.	Retranchement de Chabrias.
Lac Sirbon.	Les Barathra.
Ecregme.	Péluse.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'*Ecregme* était une ouverture faisant communiquer la mer Méditerranée et le lac Sirbon. Elle existe toujours, mais se déplace constamment. L'Ecregme était situé entre Ostracine, qui n'est pas mentionnée par Strabon, et Kasios. *Gerrha* est identique à *Pentaschenon*. Le *retranchement de Chabrias* était à proximité de Gerrha. Et même Pline l'indique à la place de Gerrha. Les *Barathra* étaient le marais qui entourait Péluse; ils résultaient, suivant Strabon, des débordements du Nil.

5° Pline, *Histoire naturelle*, V, 14, 1 et 2. Pour l'harmonie des listes j'ai adopté une marche contraire aux récits de Pline et d'autres historiens ou voyageurs.

Gaza.	Temple de Jupiter Casius.
Raphia.	Le mont Casius.
Rhinocolura.	Camp de Chabrias.
Ostracine.	Péluse.
Tombeau de Pompée.	

Si la succession des lieux cités par Pline est exacte, le *tombeau de Pompée* s'élevait à Kasios à l'est de la ville et du célèbre temple; cependant l'itinéraire de Vespasien mentionne le temple après Casius.

6° Route suivie par *Vespasien* (Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. V, 14).

Gaza.	Casius.
Raphia.	Temple de Jupiter Casius.
Rhinocolura.	Péluse.
Ostracine.	Héracleus.

7° Ptolémée, *Géographie*, liv. IV, 5 (édit. Müller-Didot, p. 681-683).

Rhinocorura	64°40′	31°10′
Ostracine	64°15′	31°10′
Ecregme du lac Sirbonis	63°50′	31°10′
Kasios	63°45′	31°15′
Gerron	63°30′	31°15′
Péluse πόλις	63°15′	31°10′
Bouche pélusiaque	63°15′	31°10′

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

8° Polybe, *Histoire,* V, 80. Guerre de Ptolémée IV et d'Antiochus. Ptolémée se rend à :

Péluse.	Rhinocoloura.
Kasios.	Raphia.
Barathra.	

Les *Barathra* désignent ici les marais du lac Sirbonis (Pline, *Hist. nat.,* V, 14, 1, 2), aux environs d'Ostracine, où l'armée avait dû se reposer. Chaque nom de lieu représente une étape pour les troupes et aussi pour les caravanes. C'est pour cela que Gerron, trop près de Péluse, ne figure pas dans le tableau.

ROUTE DU LITTORAL D'APRÈS LES AUTEURS ARABES.

1° Edrisi, trad. Jaubert, p. 340.

Gaza.	Ouarada.
Refah.	Farmâ.
El-Arîch.	

Les localités sont distantes les unes des autres d'une journée de marche, soit une étape. Tous ces noms correspondent exactement à ceux de l'itinéraire de Polybe, excepté celui des Barathra, qu'il faut lire Ostracine. On a ainsi l'équivalance : Gaza, Refah = Raphia; El-Arîch = Rhinocorura; Barathra ou Ostracine = Warada; Farmâ = Péluse. Ces égalités sont toutes bien connues. Il est probable qu'Edrisi a omis l'étape de Kasios, mentionnée dans les autres listes. Il est impossible, pour des troupes ou pour des caravanes, d'effectuer en une seule journée la distance de Ouarrâdah à Farmâ, qui est de 90 kilomètres environ.

2° Ibn Khordadbeh, *Le livre des routes et des chemins,* trad. Barbier de Meynard; Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 528.

Gaza.		Djordjir.....	30 milles.
Rafah.....	16 milles.	El-Kacyrah	24
El-Arîch	24	Mosquée de Qoda'ah ..	18
Ouarrâdah	18	Bilbeïs.....	21
Ghoraïbeh.....	20	Fostât.....	24
Farmâ.....	24		

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ghoraïbeh est le nom arabe de Kasios. Cette ville avait reçu des Arabes plusieurs autres dénominations que nous verrons plus loin. On remarquera qu'à partir de Farmâ la route incline vers le sud-ouest, au lieu de continuer le long du littoral sur Tennîs, ancienne Héracléopolis. Depuis la formation des lacs, la route était rompue; on était alors obligé de passer par le Caire pour aller à Alexandrie. *Djordjir* n'existe plus, il est probable qu'il était situé aux environs de Selé, moderne Qantarah. *El-Kacyrah* n'est pas autre chose que Faqous. *La mosquée de Qoda'ah* est à chercher vers El-Qoraïm, au nord du Ouâdî Toumîlât.

3° Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 669.

Gaza.		Djardjir.....	30 milles.
El-Arish.....	24 milles.	El-Fakous.....	24
Ouaradah.....	18	Mesged Qada'ah.....	18
Oumm el-Arab.....	20	Belbeïs.....	21
Farmâ.....	24	Fostât.....	24

Dans cet itinéraire Rafah est omis; la distance 24 milles entre Gaza et El-Arîch doit être entendue entre Rafah et El-Arîch, comme le prouve l'itinéraire d'Ibn Khordadbeh. *Oumm el-Arab* remplace Ghoraïbeh; Maqrîzî (trad. Bouriant, p. 670) explique qu'Oumm el-Arab est un pays aujourd'hui ruiné, au bord de la mer, dans l'espace compris entre Qatieh et El-Ouarrâdah. A la même page, Maqrîzî dit que de « Farma, ville voisine de Qatiah, on va à Oumm el-Arab, d'Oumm el-Arab on va à El-Ouaradah ». A la page 528 on lit : Ouaradah, El-Baqarah, Farmah. El-Baqqârah était (p. 544) une des cinq villes du Djifâr; elle tirait son nom d'*el-baqâr* البقار « les bouviers ». Abd el-Latif (*Relation de l'Égypte,* trad. S. de Sacy, p. 604, n° 26) dit que la ville possédait 542 feddans de terres cultivées et qu'elle était imposée pour 1000 dinars. El-Baqqârah est une autre dénomination arabe de l'ancienne ville de Kasios.

J. Clédat.

(*A suivre.*)

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

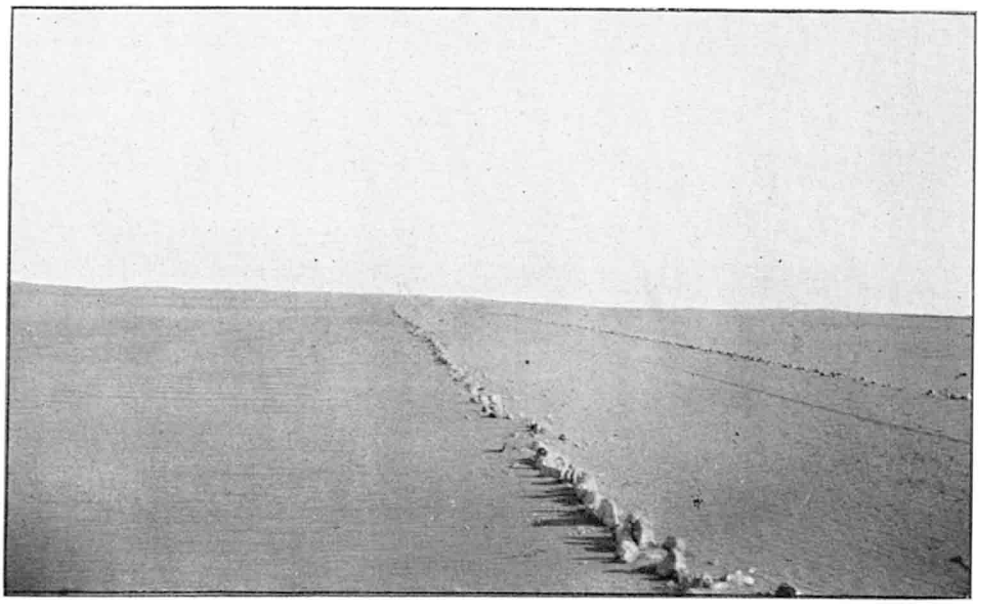


Fig. 1. — Voie romaine à l'est du canal maritime, nord-est de Suez.



Fig. 2. — El-Arîch (le ouâdi).

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net



Fig. 1. — El-Guels. — La bande de terre entre le lac et la mer Méditerranée.

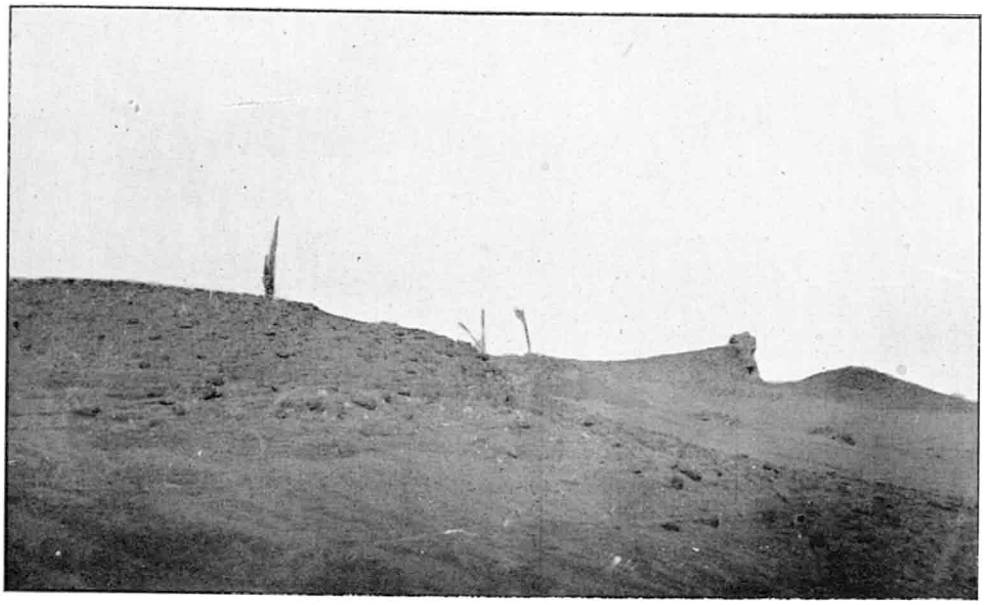


Fig. 2. — Péluse. — Entrée de la forteresse d'El-Faramâ.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

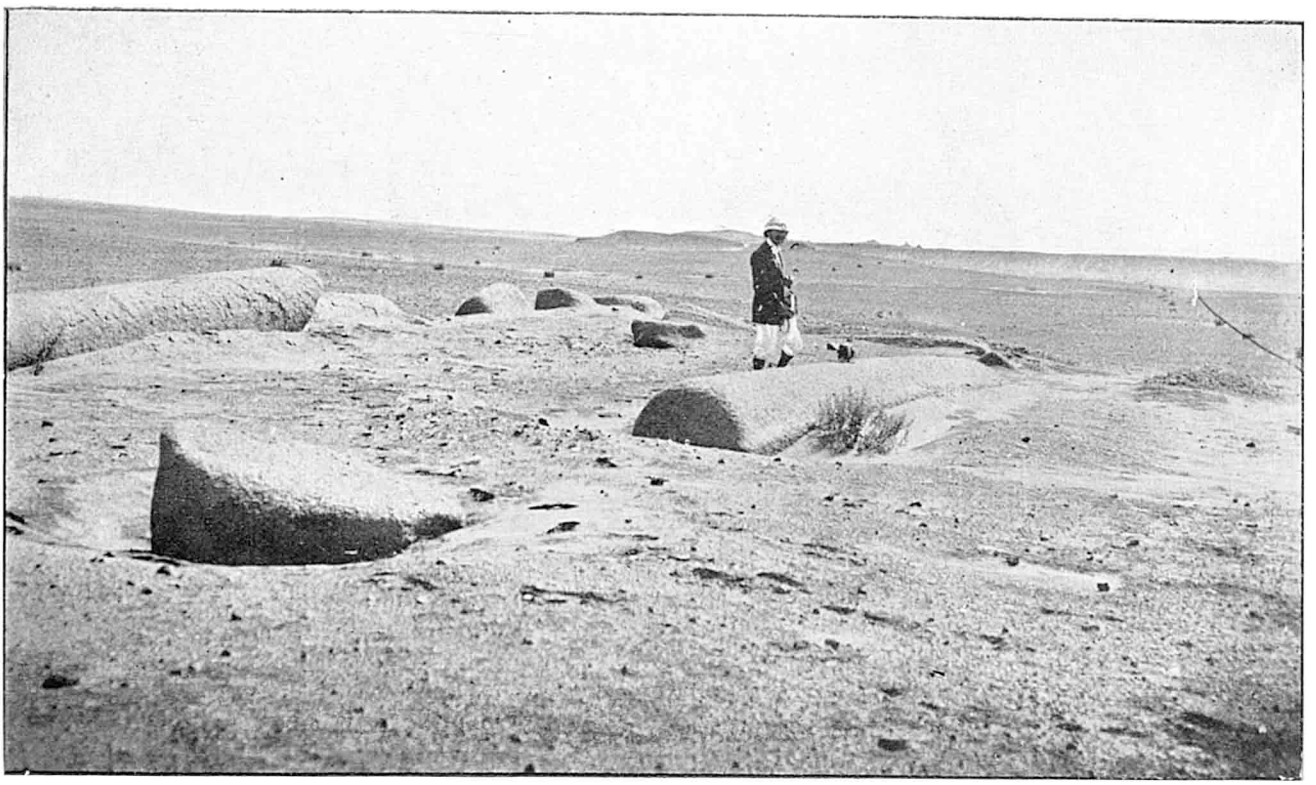


Fig. 1. — Ruines de Péluse. Au premier plan, vestiges du temple de Zeus Kasios.

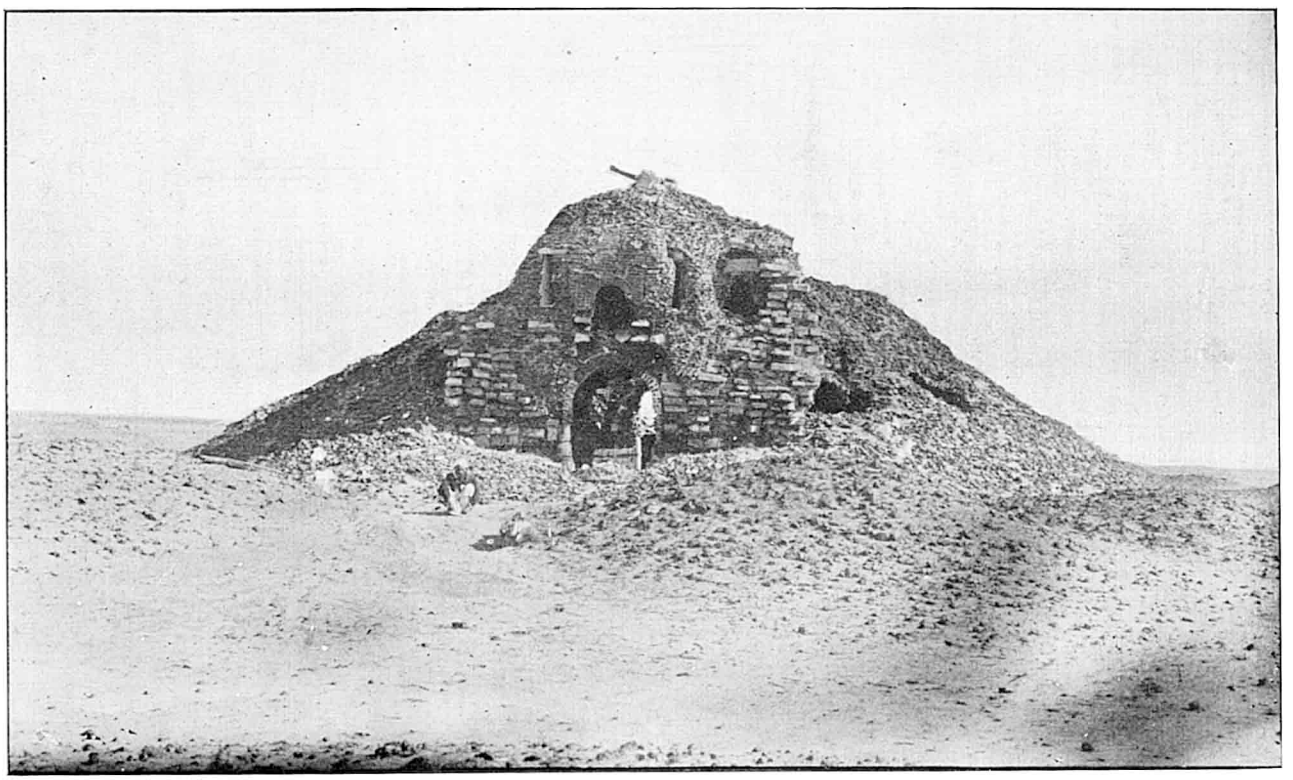
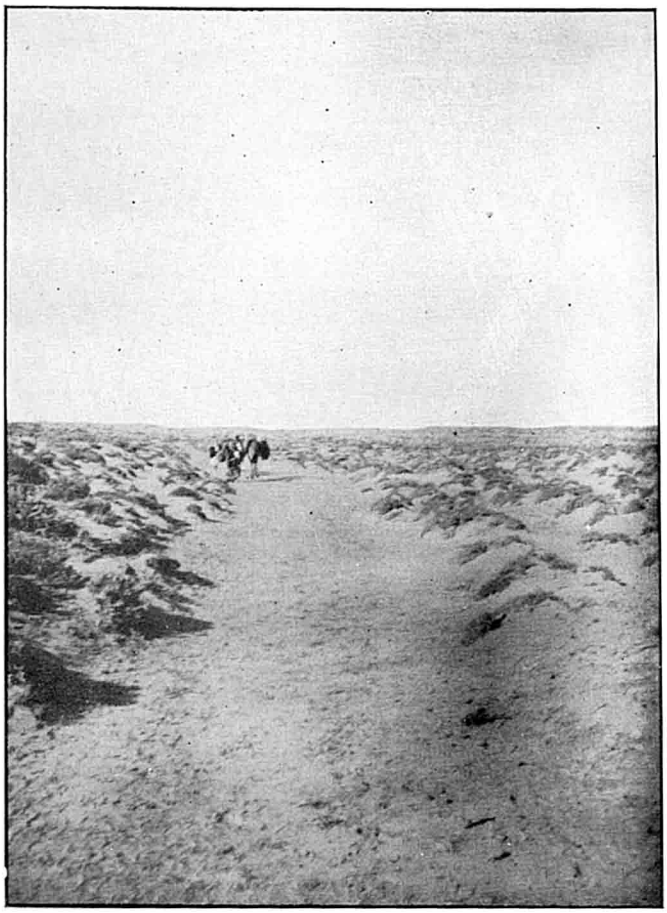


Fig. 2. — Péluse. — Ruines de la forteresse arabe El-Tineh.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net



Route de Syrie près de Bir el-Abd.

BIFAO 22 (1923), p. 135-189 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XIX) [avec 4 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net